

LES JARDINS DE PARIS



La Fontaine de Carpeaux et de Frémiet au Luxembourg

Ayuntamiento de Madrid Tableau de J. F. Bouchor

FIGARO ILLUSTRÉ

JUILLET 1910

Les Chroniques du Mois

La Vie Parisienne

Vacances
ou la Confession du mari

... Ma femme prépare ses malles. Mes enfants sont à la promenade. Je suis seul, devant une feuille blanche; et j'éprouve le besoin de confier à ce papier ma tristesse.

Car je suis affreusement triste. Je suis triste, parce que le temps des vacances est proche, et que je vois revenir, comme chaque année, — fatal, inéluctable, — le moment où il va falloir « se reposer ».

Cela a commencé dès le mois dernier. Nous étions presque tranquilles, et, j'ose dire, heureux. Nous nous laissions vivre. Et puis, un beau soir, le plus simplement du monde, ma femme m'a dit : « Est-ce que tu as écrit à Viroflay? »

Viroflay est le coin de banlieue où, depuis quatre ou cinq ans, nous louons une maisonnette, l'été venu. Nous y passons le mois de juillet; nous y revenons en septembre, et nous attendons là, pour rentrer à Paris, que la mauvaise saison recommence.

La villa de Viroflay ne sera pas libre cette année. J'ai dû courir le pays, visiter des locaux, comparer, marchander; me renseigner sur ce qu'il y avait de vacant et d'habitable entre Garches et Versailles, et perdre une douzaine de demi-journées à ce petit jeu.

Nous avons fini par trouver quelque chose à Chaville. Ce n'est pas tout à fait ce qui nous convient. Mais ma femme s'énervait; le médecin nous pressait de partir. Nous déménageons demain.

Ce ne sera que le commencement de nos « déplacements » d'été, car la mer est ordonnée à mes enfants. Nous devons y passer un mois.

Donc, entre deux promenades en banlieue, j'ai dû prendre une fois le train de Bretagne, et une autre fois le train de Normandie, afin d'aller choisir une maisonnette sur le littoral. A la côte normande, explorée deux jours durant par un temps de chien, je n'ai rien

trouvé. En Bretagne, entre Dinard et Saint-Malo, j'ai visité, sous un soleil de canicule, dix-sept villas; et j'ai fini par louer à Saint-Lunaire, beaucoup plus cher que je n'eusse voulu, une petite maison dont la situation et l'aménagement ne répondent pas exactement à ce que désire ma femme; ce qui me promet un moment désagréable à passer. Mais j'aime mieux n'y point songer d'avance.

D'autant qu'un autre souci m'occupe. Le séjour à la mer, qui est excellent pour nous tous, est mauvais pour mes beaux-parents. On les envoie à Saint-Gervais. J'ai donc dû négocier leur installation là-bas, au moyen d'une demi-douzaine de lettres échangées avec la direction de l'Établissement; et, comme mon beau-père est impotent, il est convenu que j'irai les conduire, et, trois semaines après, les chercher. Ils affirment gentiment que je pourrais me dispenser, à la rigueur, de me donner cette peine. Mais je sais ce qu'on penserait de moi si je ne me la donnais pas.

Mes voyages en Normandie, en Bretagne et en banlieue s'aggraveront donc, ce mois-ci, d'une double course à Saint-Gervais. Puis, régulièrement, j'interromprai mes affaires tous les soirs de juillet pour prendre le train de Chaville, quelque temps qu'il fasse, et je me lèverai plus tôt que je ne voudrais pour en revenir tous les matins.

En août, départ pour Saint-Lunaire. Je ne suis pas un mauvais mari, et je suis un père faible. Deux ou trois fois, pendant la durée de ce séjour, je prendrai, comme je le fais chaque année, un train de nuit, et j'irai me « reposer » quarante-huit heures au milieu des miens, en attendant qu'un autre train de nuit me ramène en mon logis vide.

J'y séjournerai le moins possible; car les vacances auront fait de cet appartement que j'aime un lieu parfaitement inhabitable. Mes domestiques en seront absents. Il y aura de la poussière partout. Sur les parquets sans tapis, mes semelles résonneront comme sur le plancher d'une chapelle ou d'un musée déserts; mes meubles seront enveloppés de housses; mes gravures, recouvertes de vieux journaux; et tout ce que je toucherai sentira la naphthaline.

Mais encore la perspective de cet isolement

ne m'effraierait-elle point, si j'étais sûr d'en pouvoir jouir à ma guise. Au contraire. Pour un vieux Parisien amoureux de Paris, le mois d'août est un mois charmant. C'est le mois où la ville, contente d'être abandonnée un peu par tant de courtisans et d'importuns, se livre à ceux qui restent.

Au cercle, les fauteuils qu'on préfère sont à prendre; et aussi les meilleures tables, au restaurant. Les Champs-Élysées sont vides; les théâtres vous laissent tranquille; avec une obséquiosité de maître d'hôtel, les chauffeurs qui ne sont pas à Trouville ralentissent l'allure en vous apercevant... Et cela pourrait être du repos, — entre deux trains à prendre.

Mais il y a les invitations à la campagne! Plus tyranniques encore et bien autrement exténuantes que celles de l'hiver! Il y a les amis généreux qui vous plaignent d'être seul à Paris, et croient vous rendre un vrai service en vous appelant auprès d'eux, pour une soirée, à trente kilomètres de Paris. Et il y a les amis égoïstes, à qui la verdure fait horreur, et qui vous laissent entendre qu'on serait si gentil de venir distraire un peu leur solitude...

Et l'on continue à prendre des trains, à mouiller des faux cols, à perdre ses soirées, par politesse, en des lieux qu'on n'a point choisis, et en des intimités saugrenues que le cœur ne réclamait pas.

Puis viendra septembre. Il ne fera plus assez chaud pour rester à la mer; et il ne fera pas encore assez froid pour rentrer dans Paris. Et il y a, vous savez, ces fameuses « belles fins de saison », dont il faut bien que « les enfants profitent... »

On reviendra donc à Chaville, pour un mois. Pauvres maris! Les jours seront devenus courts. On roulera dans les ténèbres, et l'on passera ses soirées sous la lampe. Il est vrai que les matinées, par contre, seront devenues très fraîches, et que les départs du matin ne seront pas gais tous les jours. Heureusement tout a une fin, même les mois de vacances où l'on se repose! Après septembre, il y aura octobre... J'y pense déjà, et c'est bête à dire : j'ai un petit frisson de joie en y pensant.

PIERRE ou PAUL

L'EXPOSITION DE BRUXELLES

Les Inaugurations. — L'Exposition parachevée. — La Section française

Ces dernières semaines ont été marquées par un brelan d'inaugurations. Ce fut un feu roulant de cérémonies, de discours, de musiques, de banquets, de toasts, de félicitations, de congratulations. — Ce qui a été dépensé d'éloquence est fabuleux et kilométrique. Dans cet assaut d'aménités oratoires, deux hommes se distinguent particulièrement : ce sont MM. Hubert, ministre de l'Industrie et du Travail (que l'on pourrait appeler le « ministre de l'Exposition ») et le baron Janssen, président du Comité exécutif. Ces deux hommes paraissent inlassables et inépuisables ; ils voient tout, ils assistent à tout, ils parlent sur tout et partout ; car, tandis que chaque commissaire général n'a de harangues à faire que pour les besoins et l'honneur de sa propre section, les deux orateurs officiels de l'Exposition ont à célébrer les vingt-cinq ou trente pays qui exposent à Bruxelles, et cela, à chaque nouvelle fête, à chaque nouveau banquet qu'organisent les diverses sections. On ne se fait qu'une idée lointaine de la littérature que ça représente !

Eh bien ! il faut le dire à leur honneur : le ministre et le président se défendent vaillamment, joliment, contre la banalité qui guette leur lassitude. Après plus de deux mois d'éloquence, on les écoute toujours avec plaisir, et avec intérêt. — En ce siècle de records, la chose vaut d'être signalée.

Mais il n'y a pas que des discours ! Les diverses sections étrangères ont successivement passé aux actes. Tout est maintenant parachevé, figolé, inauguré et, — c'est le cri unanime, — l'Exposition de Bruxelles est, vraiment, d'une ampleur et d'une beauté souveraines. Il n'en a guère été fait de plus spacieuses ; on n'en a jamais vu de plus harmonieuse, de plus complète, de plus riante. Elle a la puissance, elle a la grâce, elle a le sourire. Chaque pays s'est efforcé d'y affirmer sa valeur et sa force économique, — et certains halls où crient, mugissent, bourdonnent de formidables monstres de fer et d'acier, donnent l'impression d'une humanité disproportionnée, titanique, — mais chaque nation s'est également appliquée à séduire par ses charmes



Le Roi félicitant M. Chapsal
Commissaire général de la Section française
(Cliché World's Graphic Press)

originaux, et il en résulte un ensemble d'une couleur, d'une richesse et d'une variété extrêmes.

La France, bien entendu, se distingue dans ce concert chatoyant, autant par l'austère et formi-



La Reine traversant la Section d'Aviation
(Cliché World's Graphic Press)

dable appoint de sa métallurgie que par le goût et l'inimitable « je ne sais quoi » de ses produits de luxe.

M. le commissaire général Chapsal a fait de la

Section française un palais de féerie, une accumulation savamment ordonnée de tout ce qui peut ravir les yeux, défier les imaginations et déchaîner les convoitises. Et lorsqu'on le complimente de la disposition des locaux, de la richesse du cadre, de l'harmonieuse élégance dans laquelle s'épanouit toute l'ingéniosité artiste de la France, cet homme disert mais simple vous répond avec un tranquille patriotisme : « Les exposants m'ont envoyé des merveilles ; je n'ai eu qu'à les aligner. »

Merveilles, ce le sont, et rudement « alignées », je vous assure ! On se bouscule dans les immenses galeries, — dans les interminables salons, — de la Section française, devant nos modes, nos bijoux, nos dentelles, nos fourrures, nos bronzes, toutes les inventions de notre art décoratif, et je défie un de nos compatriotes de passer là-dedans, d'y regarder ce qu'on y voit, d'y entendre ce qu'on y dit, sans éprouver à la racine des cheveux ce frisson particulier de fierté et de satisfaction qu'ignorent peut-être les Esquimaux et les Aztèques mais que connaît tout véritable Français.

Mais la France, si importante et si brillante



La Comtesse de Flandre et M. Max, bourgmestre
sortant du Palais de la Ville de Bruxelles
(Cliché World's Graphic Press)

qu'elle se manifeste à Bruxelles, n'est qu'une unité dans la succession de galeries et de palais que constitue la prestigieuse Exposition de 1910. Il y a là près de cent hectares sur lesquels se coudoient tous les efforts des nations et tous les progrès de l'humanité. Il y a là, aussi, pour la récréation du visiteur, à côté de jardins admirables qui sont des feux d'artifice fleuris, des « attractions » où explosent des fusées de rires graves, aigus, stridents ou perlés, — et le déjà célèbre « Bruxelles-Kermesse » où l'entrain et la joie n'ont pas cessé de déborder depuis l'ouverture de l'Exposition.

En un mot, et pour nous résumer, si l'Exposition de Bruxelles est une des plus somptueuses et des plus instructives parmi toutes celles qui furent organisées depuis un demi-siècle, elle est, en outre, une Exposition « gaie » et qui fait le plus grand honneur à la très grande et très belle ville qui est devenue la capitale de la Belgique (1).

(1) Sur Bruxelles et l'Exposition, consulter le numéro de Juin du Figaro Illustré, renfermant une étude de M. Octave Uzanne, avec 70 illustrations et 3 planches en couleurs.



M. Jean DUPUY M. RUAU
M. TROUILLOT

Les ministres à l'inauguration de la Section française

(Cliché World's Graphic Press)



Vue générale des Pavillons allemands à l'Exposition de Bruxelles

LA SECTION ALLEMANDE à l'Exposition de Bruxelles

L'Allemagne nous a habitués depuis longtemps à admirer les vues larges et élevées, et en même temps la conscience méticuleuse qu'elle apporte dans sa participation aux Expositions Universelles et Internationales. Une fois de plus, à Bruxelles, tous les visiteurs seront frappés par ces tendances caractéristiques. Aucune nation ne prend plus au sérieux le rôle qu'elle doit remplir dans ces grandes fêtes du travail, dans ces tournois pacifiques où l'art et l'industrie viennent se donner en spectacle ; et il en résulte que même lorsque les emplacements dont elle dispose sont beaucoup moins étendus qu'elle ne l'aurait désiré, comme c'est le cas ici, l'Allemagne arrive à donner quand même l'im-

M. Heinrich ALBERT
Commissaire général

pression d'un effort non pas seulement colossal, mais ordonné, harmonieux, méthodique et complet dans son expression. Il est certain que la participation allemande constitue l'un des plus grands attraits de l'Exposition de Bruxelles, tant au point de vue pittoresque et artistique qu'au point de vue industriel.

Pour ce qui concerne l'aspect extérieur, on peut déjà s'en convaincre par la vue d'ensemble ci-dessus, qui donne en raccourci une idée assez juste du rôle décoratif que jouent ces belles constructions, d'un style si original, dans le panorama général de l'Exposition.

Les bâtiments se divisent en deux groupes distincts. Le premier et le plus important comprend une suite de neuf édifices de style allemand : une maison bourgeoise, un restaurant, une brasserie et d'autres constructions abritant les galeries où 3.957 exposants réunis par le distingué commissaire général, M. Heinrich Albert, et par le président du Comité allemand, M. Louis Ravené, sont venus apporter leurs divers produits.

Dans une autre partie sont groupés les halls de moteurs fournissant l'éclairage et la force motrice aux machines-outils, ainsi que le hall spécial des chemins de fer.

L'ensemble de ces constructions, avec les beaux jardins et les allées ombragées qui en dépendent, couvre une superficie de 35.000 mètres carrés. La longueur des façades dépasse cinq cents mètres.

Les plans et les dessins d'ornementation tant de l'intérieur que de l'extérieur sont dus à M. le professeur Emanuel von Seidl, de Munich, qui s'est entouré, pour l'exécution, des artistes décorateurs contemporains les plus aimés, tels que M. Bruno Paul, qui a accompli là une œuvre du plus haut intérêt. Il en résulte que les bâtiments et leur ornementation constituent en réalité une démonstration pratique du développe-

ment de l'art allemand, démonstration d'autant plus complète que les constructions, tout en formant un ensemble fort harmonieux, sont aussi variées que possible, les unes construites en fer, les autres en bois ouvragé, allant des styles du temps passé aux formules essentiellement modernes.

Au succès remporté en cette circonstance par l'éminent professeur von Seidl et par ses collaborateurs, il convient d'associer M. Otto Walter, de Berlin, à qui ont été confiées l'entreprise et la

M. Louis RAVENÉ
Président du Comité allemand

direction des travaux. Ceux-ci, on le sait, furent terminés avant la date fixée pour l'inauguration.

En parcourant les diverses parties de la Section allemande, nous nous contenterons d'en signaler les principales attractions, voulant laisser au lecteur le soin d'en goûter lui-même les détails lors de sa visite.

Le *Pavillon impérial* qui forme le centre de cette cité improvisée, a été construit par la Société de constructions de Dusseldorf, sur les plans de M. le Professeur von Seidl. Il comprend les locaux du Commissariat général et des Chambres de commerce allemandes, ainsi que des salons et fumoirs somptueux, et plusieurs salles de conférences avec matériel de projections, où les orateurs et les savants les plus distingués se succéderont pendant la durée de l'Exposition.

Le *Wein-Restaurant* (restaurant des vins), exploité par la Société « Kaiserhof » de Berlin, donne, dans son installation du rez-de-chaussée, une idée de ce qu'est le restaurant élégant chez nos voisins d'au delà du Rhin, et il permet au visiteur de venir déguster, dans le cadre le plus artistique et le plus confortable, ces crus célèbres dont nous ont parlé les vieux conteurs. A côté des cuisines ont été installées des caves immenses, aménagées de la manière la plus ingénieuse pour la conservation et le rafraîchissement des vins.

Dans le voisinage du Wein-Restaurant, la *Brasserie Bavaroise*, exploitée par cinq des principales brasseries de Munich, initie le visiteur non seulement à la connaissance des célèbres bières du pays, mais à la manière dont on les consomme et au cadre, au décor même des brasseries muniçoises.

Il est évident que le public appréciera beaucoup ces deux installations, où l'art se mêle partout au pittoresque, car la leçon de choses y revêt les aspects les plus séduisants. Tout visiteur d'une exposition apporte en effet, dans son désir de s'instruire, certaines exigences qui se trouvent ici largement satisfaites. Et le coup d'œil sur la vie germanique est réellement plein d'intérêt.

De là, on gagne la partie économique, industrielle et artistique de l'Exposition, en commençant par la *Raum-Kunsthalle* et la *Kunstgewerbehalle*, où sont installés les arts de l'habitation : ameuble-



Galerie des Machines

ments des plus modestes aux plus riches, étoffes, céramiques, métaux, etc... Puis ce sont les halls de l'Enseignement, où une large place est faite à la culture physique, sans nuire à l'instruction proprement dite, depuis l'école enfantine jusqu'aux universités.

Plus loin les groupes industriels, réunis dans une vaste nef et ses deux ailes, le tout construit en fer, montrent en pleine activité les branches innombrables de l'industrie allemande : tissage des étoffes, fabrication des aliments et des produits chimiques, jeux et jouets, instruments de musique, cycles et automobiles, canots, aérostation et aviation, etc., etc... Là, on suivra les différentes phases de la fabrication des armes, on s'intéressera à ces industries chimiques dont le développement en Allemagne est si fécond et si remarquable.

A côté, le hall du *Génie civil* (Halle für Ingenieurwesen), où l'on voit les modèles réduits des grands travaux effectués par les ingénieurs allemands. Il ne s'agit plus ici de plans, secs et arides, généralement incompréhensibles pour le public. Présenter des constructions ingénieuses, des ponts entre les rives des fleuves, des forts creusés à la drague et à la suceuse, en les mettant dans leur cadre de collines, de forêts, de lacs ou d'horizons maritimes, c'est donner à la foule une admirable leçon de choses, sensible à tous. Et le hall des ingénieurs intéressera également les grands et les

petits, qui y verront aussi des chemins de fer minuscules courant le long des collines ou passant au-dessus des précipices, dans les grandes forêts de pins où s'abritent les bouquetins et les chamois.

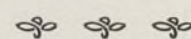
Mais la partie où l'Allemagne s'est tout particulièrement distinguée entre les grandes nations industrielles, est, comme on s'y attend, le *Hall des Machines*. Les exposants affluèrent si nombreux dans cette branche qu'il fallut, au dernier moment, faire construire deux bâtiments annexes et installer une station de force motrice supplémentaire.

Ces travaux considérables ont été menés avec la plus grande habileté par l'ingénieur en chef, M.P. Fritsche, qui a dirigé tout l'aménagement de cette partie de la Section allemande.

La galerie centrale renferme les machines employées pour l'exploitation

des mines. Puis viennent l'outillage des industries métallurgiques, des industries du bois, des cuirs et peaux; les industries textiles, la fabrication du papier, l'imprimerie, le matériel agricole et de meunerie, les machines-outils et appareils pour le blanchissage, la teinturerie; enfin les dynamos, les moteurs à vapeur, à gaz, les pompes, turbines, compresseurs, générateurs, etc...

A l'extrémité, on visite enfin le hall des chemins de fer, construit tout en bois, et remarquable par son type tout à fait spécial d'architecture allemande pure. Une partie rétrospective très attrayante y sert de parallèle pour mettre en relief le développement magnifique de cette industrie en Allemagne.



Cette énumération rapide suffit pour donner aux visiteurs une idée et comme un avant-goût de l'importance et de l'intérêt documentaire et pratique de la Section allemande à Bruxelles. Il convient d'en féliciter les hommes éminents qui ont mené à bien cette œuvre de démonstration si éloquente et si imposante : MM. Heinrich Albert, conseiller intime du gouvernement et commissaire général de l'Empire; M. Louis Ravené, conseiller intime royal de commerce et président du Comité allemand, ainsi que tous les artistes et architectes qui leur ont apporté avec un si beau succès le concours de leur talent et de leurs connaissances.



Hall de la Métallurgie



Hall des Moteurs

Le Stand Jules Désumeur et C^{ie}

(CLASSE 70 — AMEUBLEMENT)

On a lu plus haut que l'Exposition de Bruxelles, maintenant parachevée, voit son succès s'affirmer de jour en jour. Dans la Section française, le groupe de l'Ameublement est, avec celui de la Couture, parmi les plus remarquables. On y retrouve, sous mille formes différentes, le goût et l'esprit de progrès de nos fabricants et de nos producteurs. Lors de l'inauguration officielle, S. M. Albert I^{er} s'y arrêta avec la plus flatteuse insistance, et l'un des stands qui retinrent le plus longtemps son attention fut celui de la Maison Jules Désumeur et C^{ie}, de Paris (27, rue de Cléry).

On sait que cette ancienne et célèbre manufacture s'est spécialisée dans la reproduction des tapis anciens d'Orient et qu'elle en a porté les procédés au plus haut degré de perfection. Le Roi des Belges, qui possède de merveilleux tapis, ne pouvait donc passer indifférent devant une industrie d'art qui l'intéresse tout particulièrement. D'ailleurs l'ancienne *Manufacture Royale de tapis de Tournay*, transformée sous la raison sociale G. Micolaud et Jules Désumeur, puis Jules Désumeur et C^{ie}, ne s'est pas bornée à un seul genre de productions. On peut voir à l'Exposition de Bruxelles, à côté d'un magnifique tapis persan à fond bleu et d'un magnifique tapis indien à fond crème, de la fantaisie la plus éblouissante, des reproductions de tapis de prière, une fort belle carpette Louis XVI, d'une fraîcheur de ton incomparable, etc., le tout reposant sur un tapis uni bleu de roi, nuance nouvelle des plus artistiques.

Quand on sait ce qu'exige de connaissances, ce que coûte d'efforts et de recherches la composition d'un seul de ces tapis, dignes d'être comparés aux plus beaux travaux des tisserands orientaux, on ne peut considérer sans admiration l'ensemble de ces productions de genres et de styles divers, issus d'une grande industrie où l'art s'associe quotidiennement à la science.

Le *Figaro illustré*, qu'aucune manifestation artistique ne laisse indifférent, est heureux d'ajouter ses félicitations à toutes celles que M. Jules Désumeur a déjà reçues pour son Exposition, dont le succès couronne dignement une longue et belle carrière.

WILLY ROGERS

LA SAISON A OSTENDE

La proximité de l'Exposition de Bruxelles attire cette année à Ostende tout ce qui porte un nom dans le monde et les arts. L'inauguration du Kursaal par la nouvelle direction a satisfait jusqu'à l'enthousiasme les plus difficiles. Et la saison 1910 comptera certainement comme l'une des plus brillantes dont puisse s'enorgueillir la jolie plage belge, rendez-vous attiré de toute la gentry européenne.

Le Kursaal, pour sa part, complètement transformé, peut, à l'heure actuelle, contenir plus de douze mille spectateurs. Comme par le passé, les concerts artistiques, si courus, ont réuni les étoiles des plus grandes scènes mondiales. L'orchestre symphonique, déjà justement célèbre, composé de cent cinquante exécutants, a gardé à sa tête

nagé, offrira des épreuves fort intéressantes. Le grand Criterium, le Grand Prix d'Ostende, seront disputés par les meilleurs cracks de nos grandes écuries. Tous les sportsmen se donnent, du reste, rendez-vous sur ce champ de courses privilégié, dont le coup d'œil est absolument unique. Toilettes élégantes, jolies femmes, parterres de fleurs, forment pour la joie des yeux le plus attrayant des spectacles. Le tir aux pigeons avec ses prix nombreux, le polo, les épreuves d'aviation contenteront les amateurs les plus difficiles de la vie au grand air. La digue, enfin, qui ne perd jamais ses droits, la grève de sable, à l'heure du bain, demeurent les attractions principales de la Reine des Plages. Il n'y a pas de plus délicat plaisir que celui qui consiste à assister



Vue de la plage d'Ostende

le maestro Rinskopf dont l'éloge n'est plus à faire. Isalberti, de la Scala de Milan; M^{re} Bourdon, de l'Opéra de Paris; Madeleine Panis; l'illustre ténor Caruso; le baryton Amato; Noté, etc., d'autres artistes applaudis dans les grandes capitales, figurent déjà sur le programme de la saison d'été. La partie artistique particulièrement soignée sera digne des chambrées princières que le Kursaal attire, chaque année, dans ses salles illuminées, et digne aussi de la réputation universelle de ce merveilleux Palais.

L'hippodrome Wellington, coquettement amé-

aux ébats marins de nos élégantes et de nos charmantes artistes... Sur la digue, quelques minutes plus tard, dans un cadre distingué et charmant, l'on se coudoie et l'on se croise. C'est la vie élégante dans ce qu'elle a de plus raffiné et de plus select. Le soir, sur cette même digue, le Kursaal mettra l'éclat féérique de ses feux violents. Les sons des orchestres arrivent assourdis. Existence unique réservée à quelques privilégiés de la fortune, qui ont ce bonheur de vivre, à la Reine des Plages, un rêve ininterrompu.

L. VOISIN

LA DENTELLE EN BELGIQUE

Puisqu'en ce moment l'attention est plus particulièrement portée vers Bruxelles et la Belgique, il serait intéressant d'ajouter encore quelques détails aux notes données sur l'industrie dentellière.

La légende, que chacun fait émaner de son rivage, dit qu'une pauvre femme de pêcheur, en attendant son mari, se mit à passer machinalement des fils entre les mailles de son filet : l'attente fut longue, le malheureux ne revint pas, et la pauvre folle continua à former de naïfs dessins qui donnèrent l'idée du lacis, puis des fils tirés et des points coupés.

Les fuseaux et l'aiguille donnèrent naissance à l'art délicat et raffiné de la dentelle, car les lacis et les points coupés ne sont que les précurseurs de la dentelle proprement dite qui, certainement, existait déjà en Belgique au XIV^e siècle.

A cette époque, les femmes savaient filer, coudre et broder, il n'est donc pas étonnant que le travail si intéressant de la dentelle ait pris une grande place dans ces contrées; leurs terres fournissaient le plus beau lin, leurs fileuses étaient habiles, leurs artistes renommés : tout fut favorable au développement d'un art qui devint national.

Les nobles dames, les nonnes et les béguines garnirent de leurs ouvrages les châteaux et les églises; on se prêta les patrons; à Anvers parut le premier ouvrage connu : *Recueil de dessins*

de dentelles, par W^m Wosterman, 1514-1542. Les points s'accrurent : Bruxelles, Binche, les Flandres donnèrent leurs noms aux différents genres; il est vraiment intéressant pour le connaisseur de pouvoir établir de nos jours que la manière de travailler a persisté pendant des siècles dans les mêmes localités.

L'industrie dentellière était déjà très répandue alors, puisque M. de Reiffenberg a fait connaître une estampe gravée entre 1580 et 1585, représentant une jeune fille assise, tenant sur les genoux un carreau et travaillant la dentelle aux fuseaux.

Sous Charles-Quint les droits payés à l'exportation étaient considérables; et si pendant les guerres politiques et religieuses la plupart des industries émigrèrent, l'industrie dentellière se maintint et l'art national resta debout.



Volant Point de Bruxelles à l'aiguille, dessin Louis XV (Propriété de la Maison DAIMERIES-PETITJEAN)

Au XVII^e siècle, cette renommée fut établie dans tous les pays; rois et reines portèrent ces riches dentelles, les vêtements sacerdotaux furent garnis des plus belles guipures, partout on vit figurer les dentelles de Bruxelles, Binche et des Flandres sur les costumes des personnages dont les peintres flamands, hollandais et français de l'époque nous ont légué les portraits. Et de nos jours l'on se plaît souvent à copier ces dessins délicieux, souvenirs des âges disparus. Puis, selon les exigences de la mode, cette grande souveraine moderne, l'on fait de ces fantaisies gracieuses, de vrais chefs-d'œuvre qui suivent toutes les formes aussi diverses et aussi particulières que peuvent bien les désirer les artistes de la couture. C'est ainsi qu'il nous fut donné de l'admirer dans la maison Daimeries-Petitjean de la Place Royale, à Bruxelles.

L'entrée, 4, rue Royale, nous conduit au milieu d'une foule de merveilles, dentelles d'art, dentelles d'église, dentelles d'ameublement, depuis les plus modestes jusqu'aux plus fines; fragments anciens, pièces de mode ou de collections reproduites ou réparées à miracle. Et, surprise agréable, un grand choix de jolis objets pour cadeaux à des prix très minimes.

Près de ce fabricant fournisseur des cours, nous complétons ces notes hâtives, restées pour nous un souvenir de la Belgique accueillante et artiste.

La Mode

En cette seconde période de la saison estivale, Parisiennes et Parisiens sont classés en deux camps : ceux qui, retenus par mille obligations diverses " voient partir les autres " et ceux qui partent.

Les premiers emploient de leur mieux cette époque de transition entre la vie parisienne et le jour béni où ils s'échapperont à leur tour : le Bois est le centre autour duquel gravitent les promenades du matin, le farniente d'après-midi, les dîners aux restaurants de plein air ; c'est le coin de fraîcheur et d'ombre où sonnent toutes les heures élégantes.

Il est du reste assez curieux de suivre les modifications apportées par la mode aux habitudes " chic ". Sous l'Empire et jusqu'à ces vingt dernières années, ces mots " le Bois " s'appliquaient presque exclusivement à la promenade quotidienne de la fin de la journée, et dont le but préféré fut d'abord le tour du lac, puis l'avenue des Acacias.

Or, maintenant, les équipages d'antan ont presque disparu, — l'auto a tué le cheval, — mais la matinée semble plus animée que jamais. L'ancien



ROBE de liberty cerise, voilée d'une résille d'acier et de perles de bois rose. Draperie de liberty. Boucles anciennes.
Modèle de la Maison MARGAINE-LACROIX, 19, Bd Haussmann
(Photo Félix)

sentier de la Vertu, — la Potinière, — si joli, si vraiment nature, voit toujours arriver ses élégantes fidèles, pendant que triomphe l'allée qui avoisine les Acacias.

Dans la journée, on revient pour les réunions du Cercle du Bois de Boulogne, du Polo ou de Puteaux ; l'idée du club domine partout, on veut rester chez soi, loin du vulgaire et du profane.

Le goût le plus parfait préside d'ailleurs à ces réunions du Tout-Paris, une coquetterie de bon aloi y règne, ce qui nous permet de retenir au passage quelques visions d'une adorable simplicité qui n'est cependant pas encore cette simplicité de la plage ou de la montagne que nous dévoileront " celles qui partent ".

Rien de frais, d'idéalement combiné comme le petit linon bleu Nattier transparenté de blanc et tout soutaché, porté par la comtesse de L. R., qui s'abrite sous une exquise capeline d'Italie enguirlandée de petites roses nouées de velours noir.

Voici M^{me} L. parée de façon originale d'un

voile de soie bis aux impressions cachemire très heureusement mélangé de liberty bleu crépuscule en corselet et au bas de la jupe. Son chapeau, large et plat, a tout une envolée de plumes beiges, grises, blanches et noires. D'un charme tout aristocratique le cachemire à fond blanc de la princesse d'I. B., entièrement voilé de mousseline de soie bleu marine qu'accompagne une grande cloche de paille beige cerclée de velours bleu et piquée d'un long " couteau " gris-fumée.

Mais avec toutes les tentations de l'automobilisme, on ne reste guère en place ; les envolées de quelques jours aux réceptions de campagne sont autant de prétextes à costumes pimpants et frais où domine la robe de lingerie. En ce genre, des merveilles ont été créées : mousseline et linon tout zébrés d'entre-deux alternant avec des bandes, des carrés, des losanges de broderie. Ce qu'il y a de plus remarquable en ces délicats chefs-d'œuvre, c'est l'habileté avec laquelle des plis très fins façonnent toute la forme de la robe, vrai travail de fée qui a la modestie de passer inaperçu.

Dans la note « tailleur » triomphent les toiles, les piqués, les coutils égayés de toile de Jouy, les serges fines rayées d'un mince filet de soie, dont on compose d'adorables costumes aux jupes fourreaux, aux jaquettes sobres empruntant au veston d'homme ses lignes droites et correctes. En ces genres divers, Joseph Paquin et Bertholle ont le talent d'exceller. Nous retrouverons un peu partout leurs créations charmantes, car c'est surtout sur nos plages mondaines, dans les montagnes au front neigeux, au bord des lacs bleus, qu'il nous sera donné d'admirer toutes les jolies choses élaborées par nos artistes du chiffon. Tissus incomparables, richesse de coloris, recherche des détails, hardiesse de conception, tout a été mis en œuvre pour faire de la toilette féminine une évocation de beauté parfaite. Et on y aura complètement réussi le jour où l'on saura se garder des quelques exagérations qui pourraient encore lui nuire...

Je ne sais de combien de délicieux modèles nous aurons la surprise à Luchon où les beaux ombrages de l'Allée d'Etigny, les retraites aux flambeaux des Guides, les batailles fleuries, les spectacles très choisis sont autant d'attractions dont le charme ne faiblit pas. Cette Reine des Pyrénées, si accueillante à nos Reines de beauté et d'élégance, sait leur ménager un cadre digne d'elles. Mille raffinements lui répondent : pour le matin, le petit costume de fin lainage à damiers blancs et noirs, pour l'après-midi la robe de broderie Madère, pour le Casino la très somptueuse robe du soir. Celle-ci, lorsqu'elle ne sera pas accompagnée du grand chapeau de style si seyant avec le décolleté, demandera la coiffure aux lignes grecques, très ornée de bandeaux d'or, d'argent ou de pierreries.

Au beau soleil d'Aix, nous verrons quantité de capelines de paille d'Italie à larges bords, portées par une élite d'élégantes qui savent donner à cette perle de la Savoie un mouvement de luxe et de mondanités. En partance pour Aix, cette robe de mousseline à impressions, ceinturée d'un ruban à cocarde, dont la simplicité constitue le charme. Nous y verrons encore mille réminiscences de nos somptuosités théâtrales, et je sais telle toilette d'une très grande dame qui s'inspira de celle de M^{me} Jeanne Granier, aux Variétés : dentelle blanche, coupée de Chantilly, transparentée de moire rose. La C^{te} C. a, elle, une prédilection pour certaines robes écourtées de M^{me} Ève Lavallière, qui ont toutes un cachet de grande jeunesse. Celle-ci, qui date du *Bois Sacré*, est un vrai bijou : la mousseline de soie bleu lavande est brodée dans le bas de motifs d'argent et passée sur un fond de liberty rose. Mais c'est remonter bien loin dans les fastes du théâtre ; nous avons eu, plus récemment, les exquises toilettes de M^{me} Yvonne de Bray dans *Mon ami Teddy*, toilettes très parisiennes, très dernier cri, depuis le fourreau d'intérieur en dentelle jaunée jusqu'au « Tanagra » brodé de perles d'acier. Au Théâtre Réjane, M^{me} Arlette Dorgère, devançant de trois mois la saison des départs, nous donnait la primeur d'un adorable costume de

plage. Mais c'est encore la saison italienne qui provoqua le plus admirable éblouissement de parures et de luxe. La Parisienne aime à se faire belle pour



POUR L'APRÈS-MIDI : Tailleurs élégants
Créations de la Maison J. PAQUIN, BERTHOLLE et C^{ie}
43, boulevard des Capucines et rue des Capucines, 24

ses hôtes : elle dispense son élégance à qui vient lui apporter son art.

LAURENCE DE LAPRADE

Les Métamorphoses de la Beauté

De quels soins délicats une mondaine n'entoure-t-elle pas les plantes et les fleurs qui font le charme de son « home » ! De ses doigts blancs, elle doit les rafraîchir, enlever les parasites, conserver, par tous les moyens, leur pureté et leur fraîcheur. Le visage d'une jolie femme n'est-il pas la fleur adorable et délicate entre toutes ? Il lui faut des soins constants, l'été surtout, car l'air et le soleil dessèchent l'épiderme, et le satin de la peau a vite fait de se faner. Aussi convient-il, par ces jours torrides et perfides, de se rafraîchir le visage matin et soir avec la *Rosée Orkilia*. C'est une lotion bienfaisante par excellence. Elle repose les traits fatigués, elle assure la souplesse de la peau, elle prévient et efface les rides.

Et voulez-vous, au moment de sortir, vous préserver contre les ardeurs du soleil ou la piqure d'un air trop vif ? Le moyen est élégant et simple : mettez sur votre visage un nuage de *Poudre Orkidée*. Impalpable, invisible, très adhérente et délicatement parfumée, cette exquise poudre de riz donnera à votre teint le duvet du lis.

Mais si votre peau est facilement irritable et sensible, si elle est sujette aux rougeurs, un peu de *Crème Orkidée*, mise le soir, les fera rapidement disparaître. La peau, rugueuse le soir, s'apaise sous l'action rafraîchissante de cette crème et le matin, elle est blanche, fraîche et reposée.

Ce sont de précieuses transformations qu'apprécient tout particulièrement les personnes soigneuses d'elles-mêmes.

Toutes, sans exception, et en particulier les Parisiennes, redoutent le hâle et les taches de rousseur qui sont d'un si désobligeant effet et déparent les plus jolis visages. Le *Lait du Tintoret* prévient et efface ces misères et ajoute à la beauté naturelle du teint, une blancheur, une fraîcheur et une transparence idéales. Et c'est parce qu'elles ont éprouvé l'efficacité et l'excellence de ces produits, spécialités de la *Parfumerie des Orchidées*, 245, rue Saint-Honoré, que les Parisiennes, les vraies, celles qui ont le souci de leur exquise beauté, ne peuvent plus s'en passer.

MARQUISETTE



Les Promenades du Palais des Tuileries. Gravure de J. Rigaud

LES JARDINS DE PARIS

Par JEAN ROBIQUET

Il y avait jadis au Chat noir une petite salle réservée qu'on décorait d'un titre pompeux : l'Institut. N'étaient admis à entrer là, pour prendre un bock après le spectacle, que les familiers de la maison, fantaisistes, chansonniers, rapins munis d'un brevet de gloire par le bon cabaretier Salis. Quelque profane s'étant, un jour, glissé dans le sanctuaire, le maître vint à lui, souriant :

« — Monsieur est poète, sans doute ?
— Moi ? mais non...
— Peintre alors ?
— Non plus.
— Sculpteur peut-être ?
— Pas davantage.
— Architecte ? demanda-t-il enfin avec une moue significative... Et comme l'inconnu se refusait, Salis eut cette exclamation :
— Il ose entrer dans l'Institut et il n'est même pas architecte !... Garçon, flanquez-moi ça dehors ! »

Le dédain professé par le Roi de Montmartre pour nos modernes bâtisseurs et si joliment résumé dans ce : « même pas architecte ! » nous revenait l'autre jour à l'esprit, tandis que nous regardions certaine façade incohérente qui déshonore, après tant d'autres, une de nos plus belles avenues.

C'est une justice à rendre aux maisons qu'on élève depuis trois quarts de siècle : elles ont singulièrement enlaidi Paris. Lorsqu'elles ne ressemblent pas à de froides casernes, elles affectent la complication de ces châteaux forts en saindoux qui émerveillent les gamins à la devanture des charcutiers : le style « village suif » comme on disait, en 1900, devant les Palais du Champ-de-Mars...

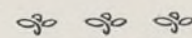
Fouillez les quartiers excentriques, — le Marais, par exemple, — vous y retrouverez bien encore quelques précieux vestiges de l'art du XVII^e et du XVIII^e siècle, mais ils ont à subir la promiscuité de tant d'innombrables bâtisses qu'on croirait voir des tableaux de maîtres dans des cadres en dorure chi-

mique. Certes, si les anciens évêques de Sens revenaient dans leur hôtel de la rue du Figuier, ils n'auraient qu'un plaisir médiocre à contempler de leurs fenêtres le marché de l'Ave Maria ; et le président Lamoignon ne reconnaîtrait plus sa fière demeure de la rue Pavée, depuis qu'elle a pour vis-à-vis un immeuble de sept étages, tenant à la fois du bain turc et de la mairie de banlieue.

Heureusement, parmi toutes ces laideurs, notre ville a conservé une beauté : ses jardins. Si le XIX^e siècle abîma nos rues, il respecta nos promenades ; il sut même les rendre plus variées, plus nombreuses, plus attrayantes et, durant les grands travaux d'Haussmann, tout ce que Paris perdit en pittoresque, en ruelles sinueuses, en curieux souvenirs du passé, il le regagna, pour ainsi dire, en pelouses fleuries et en beaux arbres... Grâce soient rendues aux jardiniers qui nous consolent des architectes ! La marquise de Sévigné avait bien raison de s'écrier : « La bêche vaut mieux que la truelle. »

A la richesse de leur flore, à la magie de leurs perspectives, beaucoup de nos parterres unissent un autre attrait : parce qu'ils ont fleuri dans le passé, ils évoquent pour nous des splendeurs et des grâces défuntes. Autour de leurs gazons, vingt générations sont venues s'asseoir avant la nôtre, ont laissé un peu d'elles-mêmes. Sur ces grands théâtres de verdure dont les toiles de fond n'ont pas changé, la royauté joua ses féeries et la Révolution ses drames. Pas un coin de nos vieux jardins où ne se perpétue le souvenir des événements tragiques ou glorieux qui ont remué l'âme parisienne.

Dirigeons-nous d'abord vers ces lieux où la promenade ressemble à un pèlerinage : leur poésie et leur beauté sont faites de notre propre histoire.



C'est à deux fantaisies de reines de France, — on pourrait dire irrévérencieusement à deux caprices de vieilles femmes, — que nous devons le jardin des Tuileries.



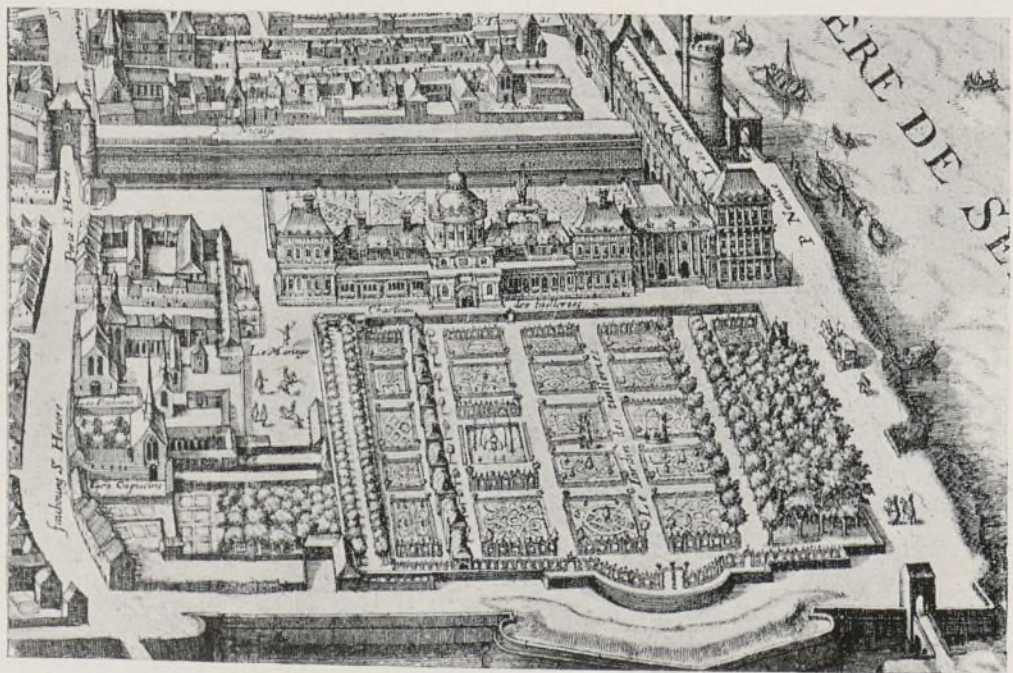
Le jardin Renard aux Tuileries. Gravure d'Israël Silvestre

A cinquante ans d'intervalle, Louise de Savoie, mère de François I^{er}, puis Catherine de Médicis vinrent habiter ce site encore champêtre, mais tandis que la première s'était contentée d'une modeste villa achetée aux seigneurs de Neufville, la seconde voulut avoir un Palais digne de sa royale personne et que Philibert Delorme fut chargé d'édifier. Devant le Palais, le jardinier Bastien Tarquin dessina des parterres de broderies figurant des écussons aux armes de France et de Médicis.

Plus loin des massifs de grands arbres alternaient avec des carrés de gazons. Au centre du jardin, la reine Catherine avait projeté de faire construire un large bassin qui devait communiquer avec la Seine par un canal et servir de port à la navigation de plaisance. Mais faute de ressources elle abandonna cette idée.

En revanche, d'autres attractions, — l'Écho, le Dédale, la Grotte, — étonnèrent fort les Parisiens, encore peu familiarisés avec les jeux savants du jardinage à l'italienne. L'Écho se trouvait situé tout au bout de l'allée centrale et formait un demi-cercle de palissades et de tonnelles, entouré de hautes murailles. C'était un « réduit » très fréquenté par les couples en bonne fortune.

Au centre du parc, le Dédale, fouillis géométrique de petites allées à bâtons rompus, n'était pas moins précieux pour les chercheurs d'idylles : « On tient que le labyrinthe a été signalé longtemps par les prouesses des amants, dit Sauval, et que si ses cyprès pouvaient parler, ils nous apprendraient quantité de petites aventures qu'on ne sait pas. »



Les Tuileries en 1615. Fragment du plan de Mathieu Mérian



Le quai des Tuileries et la Volière. Gravure d'Israël Silvestre

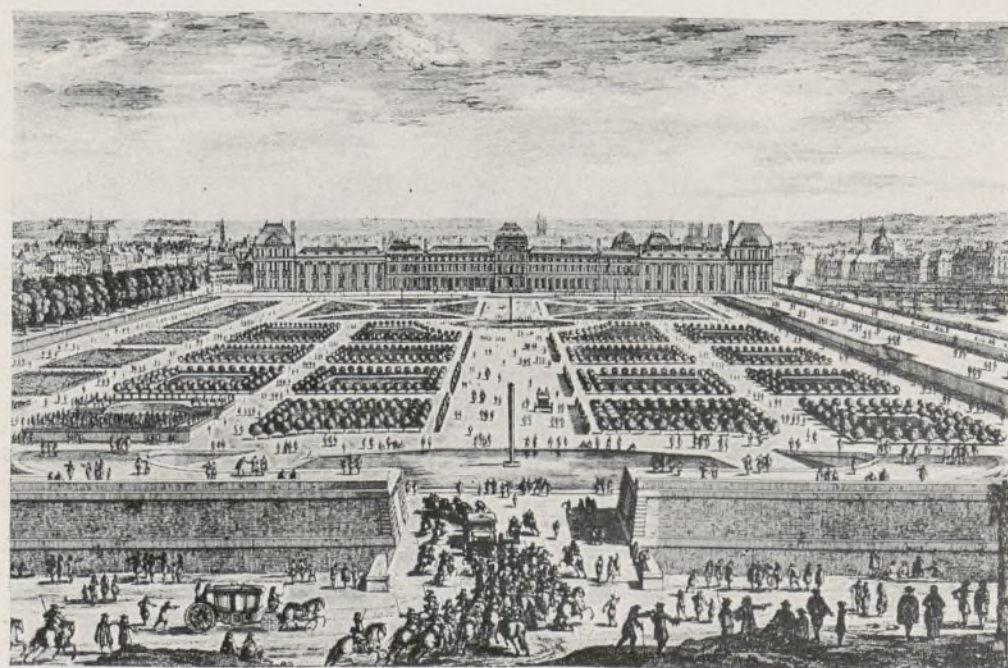
Quant à la grotte de Bernard Palissy, son histoire est assez obscure ; on ignore même quel fut son emplacement exact. Le maître potier y travailla probablement deux ans, mais l'ouvrage fut abandonné vers 1572, en même temps que la construction du Palais.

Cette année-là en effet, une prédiction bizarre avait bouleversé les plans de Catherine de Médicis et du même coup ceux des architectes. Un diseur de bonne, ou plutôt de mau-

vaise aventure ayant annoncé à la reine qu'elle périrait sous les ruines d'une maison « auprès de Saint-Germain », elle songea que les Tuileries dépendaient de la paroisse Saint-Germain l'Auxerrois et, superstitieuse comme toutes les Italiennes, elle mit la clef sous la porte avant même d'avoir habité sa nouvelle résidence.

Néanmoins, le jardin continua de servir aux ébats royaux. Charles IX aimait fort à s'y promener ; il y donnait des rendez-vous à ses maîtresses, des audiences à ses courtisans. En 1573

il y organisa une grande fête pour célébrer l'élection d'Henri III au trône de Pologne, et une autre, huit ans plus tard, à l'occasion du mariage du duc de Joyeuse. Le clou de cette journée devait être la traversée de la Seine dans des barques trainées par des animaux mécaniques, tritons, sirènes, monstres marins ; mais s'il faut en croire Pierre de l'Estoile, « le mystère ne fut pas joué et le roy, aiant attendu aux Tuileries depuis quatre heures du soir jusqu'à sept, le mouvement et acheminement des animaux aquatiques, sans en apercevoir aucun effect, dépité et marry, dit qu'il advisoit bien que



Perspective des Tuileries sous Louis XIV. Gravure de Pérille



Le Pont tournant sous Louis XVI. Gouache de la Collection Destailleur

c'étoient des bestes qui commandoient à d'autres bestes. » On voit qu'Henri III traitait de façon désinvolte les ingénieurs de la marine...

Le monarque dut faire plus grise mine encore, le jour où chassé par l'émeute, il quitta le Louvre en cachette et traversa le jardin pour la dernière fois.

Les événements qui s'ensuivirent, les sièges, les passages de troupes devaient fatalement porter atteinte à la belle ordonnance des Tuileries.

Dans une de ses élégies, le poète Guillaume du Peyrat déplore les scènes de vandalisme dont le malheureux jardin fut alors victime :

Mille et mille soldards d'un desbord
[furieux
Ravageoient à l'envy ce lieu déli-
[cieux ;
L'un y rompoit un huys, l'autre
[coupoit un arbre,
Et l'autre desroboit tout le jaspe et
[le marbre...

tant et si bien qu'au moment de l'entrée d'Henri IV dans la capitale, les fameux parterres de broderie n'existaient plus qu'à l'état de souvenirs. Mais le Béarnais aimait trop les jardins pour ne pas réparer bien vite les dégâts causés par ses troupes. Le Petit Parc qui s'étendait derrière le Palais, jusqu'à l'endroit où se dresse maintenant l'Arc de Triomphe du Carrousel fut entièrement replanté par ses soins. L'agronome Olivier de Serres et le jardinier Claude Mollet y tracèrent des plates-bandes d'une finesse de dessin inconnue jusqu'alors.

Quant au grand parc, on respecta sa disposition générale, mais on l'orna, dans sa longueur, d'une haute allée de mûriers blancs. Sur d'autres points on aligna des palissades de grenadiers et de cyprès, que le grand hiver de 1608 devait malheureusement

endommager. Enfin, dans la partie sud-ouest, on construisit une orangerie et une magnanerie pour l'élevage des vers à soie. L'allée de mûriers blancs fournissait à ces intéressants pensionnaires un grenier d'abondance naturel.

D'autres petits bâtiments ne tardèrent pas à s'élever dans l'enceinte des Tuileries sous le règne de Louis XIII. Ce fut d'abord, près de l'Orangerie « une ménagerie pour les bêtes farouches ». Tout à l'opposé, sur la berge du fleuve, un peu en aval du Pont Royal, un pavillon modeste appelé la Volière s'augmenta d'un corps de logis qui servit de pied-à-terre à la duchesse de Guise pendant ses séjours aux Tuileries, où l'attirait le voisinage de sa jeune cousine et amie la duchesse de Montpensier. Les deux parentes pouvaient s'en donner à cœur joie dans les belles allées du parc qui étaient devenues la promenade favorite des élégantes et des précieuses. Bals en plein air, collations, sérénades, concerts sur l'eau, tels étaient les divertissements ordinaires de cette aimable société. On allait surtout faire ripaille dans le jardin Renard — ou Regnard — parterre nouvellement créé à l'ouest des Tuileries, près de la porte de la Conférence.

C'est par un acte en date du 20 avril 1630 que Louis XIII avait fait don audit Regnard, ex-valet de chambre du commandeur de Souvré, de quatre arpents situés en dehors du parc et laissés en friche jusqu'alors, « à charge de les remplir de toutes sortes de plantes, de fleurs rares et exquises ».

Le nouvel occupant comprit sa tâche en homme de goût et surtout en homme avisé. Non seulement il transforma le désert en un lieu de délices, dessina d'harmonieux parterres et ménagea deux hautes terrasses d'où l'on découvrait le Cours la Reine et la campagne environnante, mais il y établit un cabaret « qui fut bientôt le rendez-vous des seigneurs de la Cour et de tout ce qu'il y avait de galant dans ce temps-là ».

La vogue de cette maison durait encore sous la Fronde, mais les querelles politiques y trouvèrent de fâcheux échos.



Le rendez-vous pour Marly. Gravure d'après Moreau le Jeune

Réception des ambassadeurs turcs aux Tuileries
Peinture de Parrocel (1721)



¹⁰ La place de la Concorde et l'entrée des Tuileries sous Louis XVI
Gouache anonyme (Musée Carnavalet)

Un soir que plusieurs gentilshommes de la Cour étaient en train d'y souper, le duc de Beaufort fit irruption avec une suite nombreuse de frondeurs. Chaises et tables passèrent par la fenêtre, les marmites furent renversées et les violons payés pour distraire les convives durent battre en retraite avec force coups de bâtons... On voit que les partisans de la Grande Mademoiselle valaient nos camelots du Roy.

Ces disputes devaient porter malheur au jardin Regnard. Douze ans plus tard, en effet, Louis XIV décrétait la ruine presque totale de cette Idalie en chargeant Le Nôtre de remanier et de moderniser les Tuileries et leurs dépendances.

L'illustre jardinier, qui avait jadis travaillé comme apprenti aux parterres de Claude Mollet, allait bouleverser de fond en comble l'œuvre de son vieux maître. Il entreprit d'abord d'énormes travaux de terrassement pour niveler le sol du jardin. Une butte régnait le long de la Seine, il en fit la terrasse du bord de l'eau et lui donna pour pendant la terrasse des Feuillants. A l'ouest, le parc qui s'arrêtait primitivement à la hauteur de notre grand bassin atteignit ses limites actuelles vers la place de la Concorde. Une terrasse fut établie de ce côté, mais elle forma deux pans coupés, laissant en dehors de l'enceinte une partie du jardin Regnard.

Quant à la disposition intérieure des Tuileries, elle fut à peu près celle que nous connaissons aujourd'hui :

L'Esplanade, devant le Palais, et quatre-vingt-deux toises plus loin, le couvert formé de seize compartiments, massifs bas ou quinconces.

Dans l'un d'eux s'élevait une scène de verdure. Dans un autre, un bois d'orangers qui faisait l'admiration de M^{me} de Sévigné : « On s'y promène, écrit-elle ; ce sont des allées où l'on est à l'ombre ; et pour cacher les caisses, il y a des deux côtés des palissades, toutes fleuries de tubéreuses, de roses, de jasmins, d'œillets. C'est assurément la plus enchantée nouveauté qui se puisse imaginer. On a fait revenir le printemps. »

Tel fut le parc de Louis XIV. Le roi Soleil n'en profita guère puisqu'il déserta cette résidence pour aller porter ses rayons à Versailles, mais son exode eut l'avantage de laisser la promenade

des Tuileries à la disposition des Parisiens.

Ils s'y crurent si bien chez eux que peu à peu ils prirent l'habitude d'y venir à pied et à cheval et que les gens du voisinage y menèrent paître leurs bestiaux.

On devine dans quel état se trouvait le jardin lorsque la Cour revint se fixer aux Tuileries, pendant les six premières années de la minorité de Louis XV. Il fallut regarnir les parterres de l'Esplanade où l'herbe folle avait poussé. A l'ancien théâtre de verdure on substitua un mail et une salle de billard. C'est également à cette époque que fut établi par Nicolas Bourgeois le pont tournant, dont les travaux de construction intéressèrent fort Pierre le Grand, lors de son passage à Paris.

Quatre ans plus tard, ce pont livrait passage aux ambassadeurs du Sultan, reçus en audience solennelle par le jeune Louis XV. A en juger d'après le tableau de Parrocel que nous reprodui-

sons ici, la cérémonie fut splendide. Les Gardes du corps, les Cent-Suisses, deux régiments de garde française avaient été rangés de chaque côté de la grande allée, avec leurs officiers en tête et tous leurs drapeaux déployés. Lorsqu'on vit apparaître les Turcs, avec leurs turbans constellés de pierreries qui brillaient au soleil de mars, ce fut un émerveillement. Les troupes rendirent les honneurs, puis le cortège, en grande pompe, se dirigea vers le Palais : l'Orient allait saluer l'Occident et porter l'hommage d'Achmet II au successeur de Louis XIV.

Le séjour du jeune monarque dans sa capitale ne fut pas de longue durée. En 1722, la Cour reprend le chemin de Versailles, — où elle restera cinquante-sept ans, — et, tandis que le Palais de Philibert Delorme, peuplé de pensionnaires du roi, se transforme en hôtel garni, le jardin redevenu public ne connaît plus d'autre souverain que le gouverneur des Tuileries. Ce fonctionnaire, logé dans un petit hôtel au bout de la terrasse des Feuillants, près de l'ancienne orangerie, a vraiment un sort enviable. Nous le verrons plus tard

affermer le produit de la location des chaises, — treize ou quatorze mille livres par an, — au profit de sa maîtresse, la demoiselle Allard, de l'Opéra. En attendant, il emploie ses



¹¹ Charge du prince de Lambesc (12 juillet 1789)
Gravure d'après Moreau-le-Jeune



¹² Pompe funèbre en l'honneur des martyrs de la journée du 10 (le 26 août 1792)
Gravure d'après Monnet

loisirs à tenir un livre-journal où sont consignés les aventures et les menus faits dont le jardin est le théâtre. Propos mondains, histoires galantes, conspirations politiques, scandales,

amusements, disputes, que de sujets de romans, de drames, de comédies ou de vaudevilles doivent renfermer ces archives, véritable chronique intime du XVIII^e siècle en promenade!



LA SOIRÉE DES TUILERIES. Gravure de Simonet, d'après Baudouin



14 *La grille des Tuileries*
Aquarelle attribuée à Swebach Desfontaine (Musée Carnavalet)

Pendant toute cette période et jusqu'à la Révolution les Tuileries resteront le domaine exclusif du beau monde. Les bourgeois n'y seront admis que l'épée au côté et les cheveux soigneusement poudrés, les femmes en toilettes élégantes. Quant au petit peuple, s'il veut pénétrer dans le sanctuaire, il faudra qu'il soit matinal, car les gardes suisses ne laissent passer les gens en blouse et les porteurs de paquets que jusqu'à huit heures en été et neuf heures en hiver. Le parc est également consigné aux militaires, mais comme les bonnes d'enfants n'y sont pas admises non plus, l'armée regrette moins cet ostracisme. Bref, excepté le jour de la Saint-Louis où les grilles s'ouvrent à la canaille, en l'honneur de la fête du roi, la grande allée des Tuileries ne compte guère parmi ses habitués que la fine fleur de Paris. C'est là que, vers le déclin du jour, les beaux messieurs et les belles dames viennent causer, médire du prochain, recueillir les potins de la Cour et de la Ville. C'est là qu'on lance les modes nouvelles, témoin la mode des paniers qui prit naissance aux Tuileries, — tout à fait par hasard d'ailleurs et sans la complicité des couturières :

Deux dames, un peu fortes des hanches, avaient eu l'idée de faire monter leurs jupes d'intérieur sur des cerceaux d'osier pour être plus libres de leurs mouvements. Un soir d'été, la tentation les prend d'aller se promener aux Tuileries dans ce négligé si commode. A quoi bon changer de toilette? Le jour tombe. Nul ne les verra... Afin d'éviter les curieux groupés devant la grille principale, les voilà donc



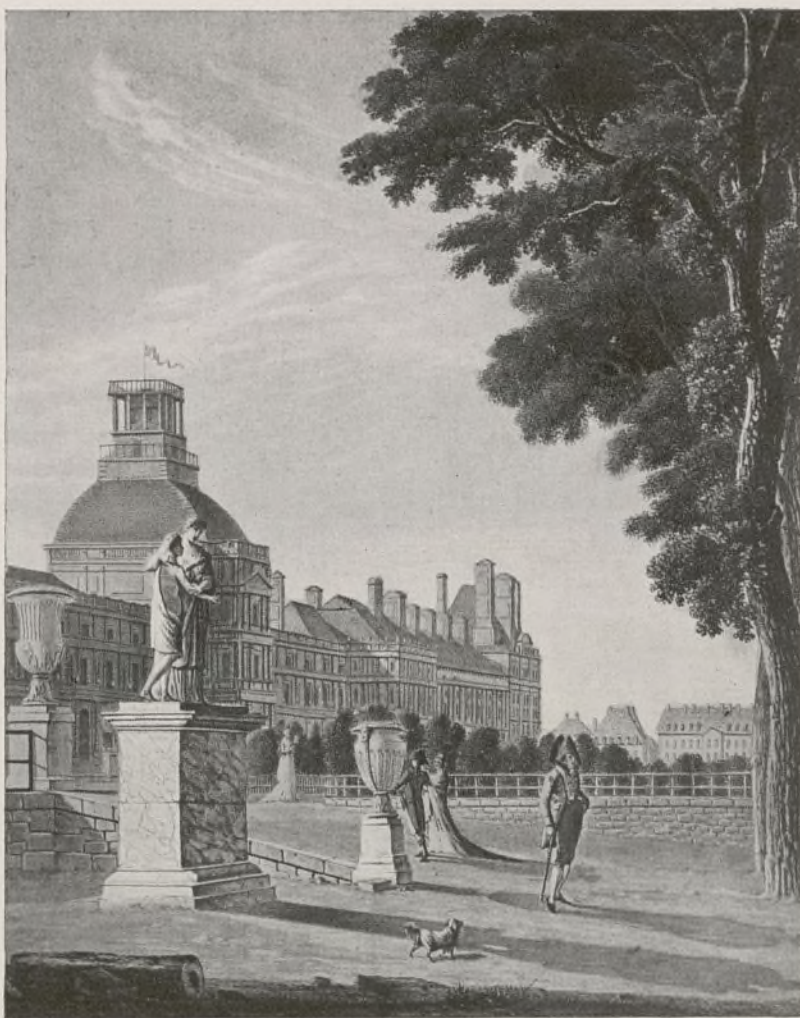
17 *La petite Provence*
Aquarelle attribuée à Swebach Desfontaine (Musée Carnavalet)

qui se faufilent par la porte de l'Orangerie et, cherchant les coins sombres, se hâtent vers les grands arbres... Peine perdue! On les a remarquées : l'étrangeté de leurs costumes a déjà fait scandale, la foule s'empresse autour d'elles, grimpe sur les chaises, et les huées montent, les rires grossissent, si bien que les deux malheureuses sont forcées de fuir au plus vite, sous la protection d'un garde qui les ramène chez elles plus mortes que vives.

Elles se croyaient déshonorées... Quelle erreur! On les avait sifflées le premier jour; le second, on les applaudit; le troisième, on les imita. Et la mode qu'elles venaient de lancer sans y prendre garde allait durer plus longtemps qu'aucune autre, asservir à ses caprices trois générations féminines, suggérer aux artistes un nouvel idéal plastique, s'imposer à la grâce d'une marquise de Pompadour et d'une Marie-Antoinette, comme au génie d'un Fragonard, d'un Latour et d'un Moreau-le-Jeune.

C'étaient là d'aimables passe-temps. Mais la Révolution approche et le jardin va bientôt s'ouvrir à des foules moins pacifiques. Déjà des attroupements se forment sur la terrasse des Feuillants; on ne s'aborde plus que pour parler politique; le public est agité, fiévreux et son indignation éclate, le jour où les cavaliers du prince de Lambesc franchissent le Pont tournant pour sabrer un groupe de promeneurs.

Trois mois plus tard, Louis XVI est ramené de Versailles, on sait dans quelles conditions! Son installation aux Tuile-



15 *Le palais et l'entrée de l'allée des Orangers*
Gravure en couleurs de Troll



16 *L'allée des Orangers et le café des Tuileries (1812)*
Sépia de Muller



18 *La terrasse du bord de l'eau*
Sépia de Muller

ries a pour conséquence le transfert de la Constituante au Manège. Et grâce au double voisinage de la Cour et de l'Assemblée, le jardin est tout désigné pour servir de champ clos au duel qui se prépare entre le Roi et la Nation.

A peine arrivé dans sa nouvelle résidence, Louis XVI a d'abord à souffrir de l'indiscrétion des curieux. Les émeutiers du 6 octobre, les viragos de la reine Audu ont fait vingt kilomètres pour aller le chercher à Versailles; ils veulent être payés de leurs peines. Aussi, pendant plusieurs jours, des milliers de citoyens viennent-ils manifester sous les fenêtres du Palais. Enfin, le vacarme s'apaise, le jardin retrouve son calme et le monarque a la faculté d'y aller respirer librement.

L'imagerie populaire du temps nous dépeint ces prome-



¹⁹ Une matinée aux Tuileries
Lithographie de Chalon

nades royales avec un aimable optimisme: Quand dans la grande allée, Louis XVI et son fils paraissent, portant à leurs chapeaux la cocarde nationale, la foule s'écarte respectueuse; les grenadiers présentent les armes. C'est l'âge d'or du régime nouveau.

Pour servir aux jeux du dauphin, un parterre est bientôt tracé dans l'ancien domaine de Regnard, à l'extrémité de la terrasse du bord de l'eau. On y construit une vo-

lière peuplée de beaux oiseaux, un bassin où le petit prince aime à jeter du pain aux canards, un pavillon rustique où Marie-Antoinette vient goûter avec ses enfants... Pour un peu l'on se croirait encore dans la laiterie de Trianon, mais l'illusion sera brève!

Là-bas, sur la terrasse des Feuillants, un autre Pouvoir grandit, à mesure que la Monarchie s'effondre, et le roi de France va voir porter le dernier coup à son prestige, le jour où ramené de Varennes comme un déserteur, il devra repasser le pont tournant avec Pétion et Barnave dans son carrosse, et traverser les Tuileries sous le regard méprisant de la foule.

Derrière lui, les grilles se referment, le jardin se transforme en prison. Et quand après trois



¹⁹ Le jeu du diable aux Tuileries. Eau-forte de Duplessis-Bertaux

Louis XVI une humiliation nouvelle. Après l'avoir privé de son titre de Majesté, on veut le dépouiller de son jardin: « La Nation loge le roi aux Tuileries, s'écrie le député Kersaint, mais je ne vois nulle part qu'elle lui ait donné la jouissance exclusive de cette promenade. »

Et Chabot de faire chorus en appelant terre de Coblenz la partie du jardin réservée à la Cour. Par contre, la terrasse des Feuillants dont l'Assemblée s'est attribué l'usage reçoit le nom de terre de la Nation et un long ruban tricolore est tendu entre les deux zones. Mais, quelques mois plus tard, cette fragile barrière n'aura plus de raison d'être, car Louis XVI, chassé de son Palais par l'invasion du 10 août, viendra demander asile aux députés, et le transfert du Prince au Temple laissera les Tuileries sans maître.

Pour célébrer l'événement, « tous les citoyens, vieillards, guerriers, femmes, jeunes filles » sont invités à se rendre dans le jardin des Tuileries, le 26 du même mois, et à déposer « des couronnes civiques, des guirlandes de chêne ou de fleurs, au bas du monument élevé à la gloire des héros qui ont vaincu les tyrans ».

L'année suivante les Parisiens se réunissaient au même endroit pour une autre cérémonie plus solennelle encore: la première Fête de l'Être suprême. Enfin, le 10 octobre 1794, les grilles des Tuileries s'ouvrent pour



²² Louis-Philippe et Fontaine devant le fossé des Tuileries. Lithographie de Turpin de Crissé



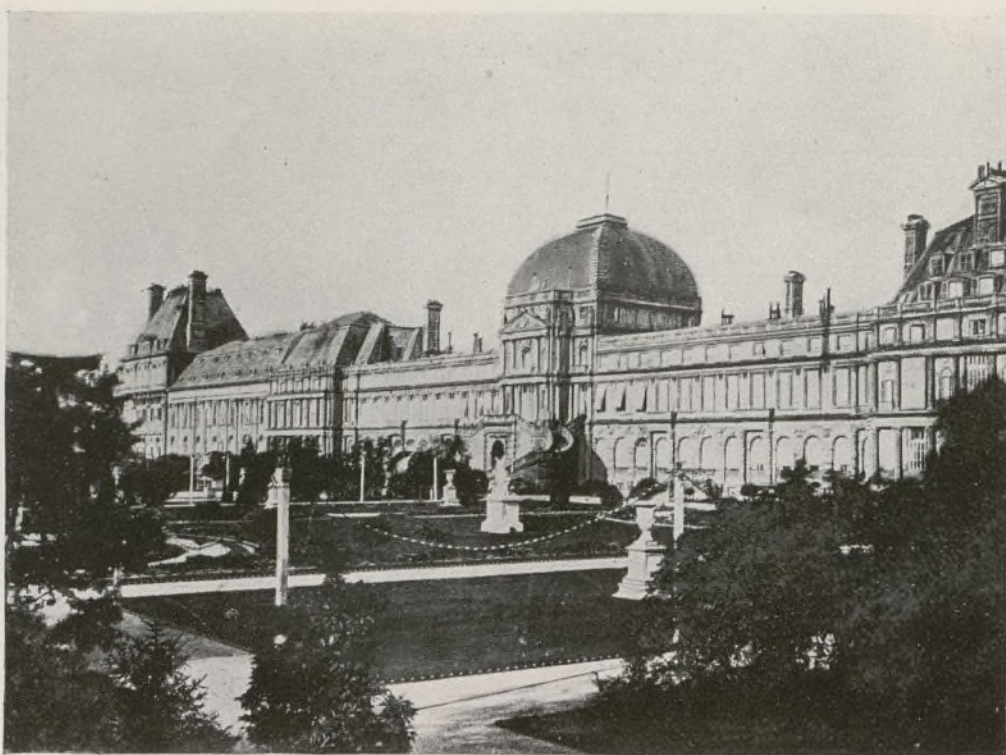
²¹ Une fête dans le jardin des Tuileries, sous Louis-Philippe
Aquarelle anonyme (Musée Carnavalet)

laisser passer la dépouille de Jean-Jacques Rousseau qui vient attendre les honneurs du Panthéon sur un tertre de gazon élevé au milieu du petit bassin, à l'image de l'île des Peupliers.

Cérémonies funèbres, émeutes, réjouissances publiques, que devenait le pauvre jardin parmi tous ces grouillements de foules ? Il est probable que ses allées se trouvaient fâcheusement défoncées, et que ses gazons présentaient la plus navrante calvitie.

Mais les Jacobins ne songaient guère à remettre le parc en état. Chaque fois qu'ils s'occupaient de lui, c'était pour l'abîmer davantage. A une séance de l'Assemblée, Chaumette ne proposa-t-il pas que tous les jardins des biens nationaux fussent mis en culture utile : « Nous vous prions de jeter vos regards sur l'immense jardin des Tuileries ; les yeux des républicains se reposeront avec plus de plaisir sur ce ci-devant domaine de la couronne, quand il produira des objets de première nécessité. » Aussitôt chacun d'applaudir et toute l'allée qui longeait la terrasse des Feuillants se transforma en champ de pommes de terre. Parmentier supplantait Le Nôtre !

A quelque temps de là cette même terrasse fut le théâtre d'un petit fait divers qui ne manque pas d'une certaine saveur.



²³ Le jardin réservé de Napoléon III, d'après une photographie de l'époque

destitué. Mais tandis que La Rivière l'écoute avec bienveillance, Boissy d'Anglas vient à passer et frappe sur l'épaule de son collègue : « Deux mots à vous dire, citoyen... » Puis l'attirant à quelques mètres, il lui glisse tout bas à l'oreille : « Malheureux ! vous ne savez donc pas à qui vous parlez là ! C'est le petit général Bonaparte... Quand on a la patience de l'écouter, avec lui, on n'en a jamais fini ! » Boissy d'Anglas ne croyait pas si bien dire : lui-même n'en avait pas fini, puisqu'il allait bientôt devenir conseiller d'État, sénateur et comte de l'Empire...

Avec Bonaparte, une ère nouvelle s'ouvre pour le jardin des Tuileries. Le Consulat et l'Empire y entreprennent des travaux tels qu'on n'en avait point vus depuis Louis XIV. A la place du vieux mur qui bordait la terrasse des Feuillants, une grille s'élève en attendant le percement prochain de la rue de Rivoli.

Sur la place de la Concorde, de chaque côté du pont tournant, règnent bientôt deux terrasses en ligne droite qui enclavent la vieille Orangerie et l'ancien parterre du Dauphin, appelé à devenir le jardin du roi de Rome, puis celui du duc de Bordeaux. Enfin tout le parc se métamorphose : aux palis de bois qui entouraient les plates-bandes on substitue des grilles en fer ; sous les quinconces replantés on



²⁴ Les nouveaux jardins des Tuileries (1910)

Un jour, le député La Rivière se rendait à la Convention. Dans un pauvre uniforme râpé, un jeune homme se présente à lui, la figure hâve et malade, les cheveux tombant sur les oreilles. C'est un solliciteur qui se plaint d'avoir été injustement

multiplier les statues ; pour mettre bien en vue la façade du palais, on élargit l'allée centrale.

Tel fut le cadre où se déroulèrent, pendant quinze ans, tant d'événements inoubliables : retour du vainqueur de



LE JARDIN DE L'INFANTE

Par HUBERT-ROBERT. — Collection de M. Henri Rouart



25 Le palais d'Orléans (Luxembourg) au XVII^e siècle
Gravure d'Israël Silvestre

Marengo, bénédiction de la foule par Pie VII du haut du Pavillon de Flore, ovations populaires au lendemain d'Austerlitz, revues des troupes dans le jardin, illuminations du 15 août, ascension du ballon de M^{me} Blanchard allant annoncer à la province quelque nouvelle victoire française.

Puis, c'est le carrosse de Marie-Louise qui franchit le pont tournant, et c'est bientôt une multitude enfiévrée qui se presse aux abords du Palais, le jour de la naissance de l'enfant impérial... Vingt et un coups de canon doivent être tirés si la souveraine accouche d'une fille, cent un en l'honneur d'un garçon. On conçoit l'émotion publique à la première détonation : tout ce qui marche à Paris s'arrête ; quittant affaires, travaux, plaisirs, la ville se met à compter. — Vingt et un !... Malicieusement, les canonnières des Invalides font une pause ; on se regarde avec stupeur... Soudain le vingt-deuxième coup retentit et de tous les points du jardin, de toutes les rues



28 Le parterre du palais d'Orléans (Luxembourg) au XVII^e siècle
Gravure d'Israël Silvestre

environnantes s'élève une immense clameur : « Le roi de Rome est né, vive l'Empereur ! »

Si les statues des Tuileries comprenaient ce qui se passe autour d'elles, elles auraient une idée fâcheuse des enthousiasmes parisiens. En moins d'un siècle, à combien de révolutions n'ont-elles pas assisté, que de hurras contradictoires n'ont-elles pas entendu pousser sous les fenêtres du Palais !

Dès que Louis XVIII rentre aux Tuileries, des ovations indescriptibles l'y accueillent. Aussi joyeuses, aussi bruyantes, aussi éphémères, les mêmes manifestations vont se renouveler, en changeant seulement d'adresse, pendant les Cent Jours, la seconde Restauration, la Monarchie de juillet et le Second Empire. Après

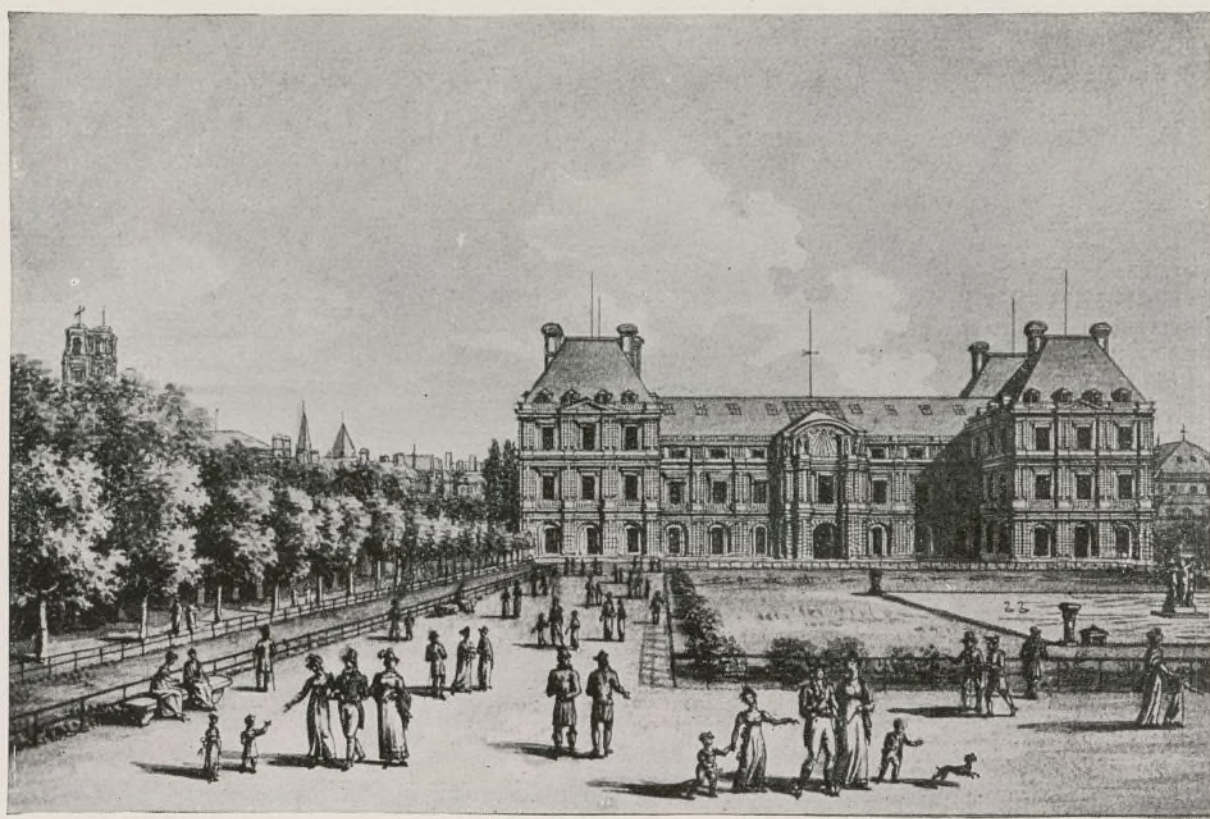
avoir fêté « l'immortel auteur de la Charte », le public des Tuileries acclamera le roi citoyen et son auguste famille. La naissance du comte de Paris excitera les mêmes transports que celle de l'Enfant du Miracle. Et les vivats qui salueront



26 Vue intérieure du Luxembourg (XVIII^e siècle). Gravure d'après Lallemand



27 La promenade du Luxembourg. Gravure d'après J. Rigaud



29

Le Luxembourg sous le I^{er} Empire. Sépia de Muller

Ferdinand d'Orléans, galopant dans la grande allée, le jour de son mariage, à côté du carrosse de la princesse Hélène, monteront encore seize ans plus tard, vers Louis Napoléon et l'impératrice Eugénie, à leur retour de Notre-Dame.

Les rois passent, les arbres demeurent : tous ces changements de régimes ne devaient guère modifier la physionomie générale des Tuileries. La seule atteinte grave portée à l'œuvre de Lenôtre fut, sous le Second Empire, la création d'un jardin réservé, devant la façade du palais. Louis-Philippe avait déjà donné l'exemple, mais il s'était contenté d'un petit parterre assez modeste, en bordure duquel il avait fait creuser, pour se défendre des curieux, un saut de loup planté de lilas. L'empiétement de Napoléon III fut infiniment plus sérieux : son domaine privé engloba la moitié de l'ancienne esplanade et l'on eut la fâcheuse idée de tracer là un jardin anglais. Des pelouses irrégulières, des allées capricieuses au cœur même des Tuileries, ce sanctuaire de la ligne droite, on ne pouvait commettre faute de goût plus lourde, barbarisme plus évident.

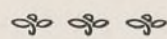
Egalement réservée aux promenades de la cour, la terrasse du bord de l'eau fut, par contre, assez heureusement embellie. Coupée en son milieu par un large passage qui fit communiquer le nouveau pont de Solférino et la rue de Castiglione elle reçut, en outre, deux petites passerelles. Une colonnade Médicis l'orna dans toute sa longueur. Au bout, vers la place de la Concorde, on construisit un bâtiment pour abriter les orangers, ces arbres si jolis au pays de Mireille, mais si piteux dans nos jardins publics, avec leurs caisses de bois vert et leurs formes de ballons captifs, — *des ronds sur des carrés*, — comme disait Alphonse Karr... Enfin, sur la rue de Rivoli, à l'opposé de l'Orangerie, un autre pavillon s'éleva où l'on installa le Jeu de Paume et le croquet du Prince Impérial.

A deux pas de cette salle du Jeu de Paume, dans l'angle intérieur de la terrasse, se dressent

aujourd'hui deux portiques à demi ruinés et dont les colonnes portent encore des traces de flammes : ce sont les derniers restes du Palais des Tuileries. Il ont pris là leurs Invalides, tandis qu'à l'autre bout du parc, la pioche des démolisseurs achevait l'œuvre de l'incendie. Entre le Pavillon de Flore et le Pavillon de Marsan, désormais plus rien ne subsiste qu'une immense trouée de verdure, des gazons peuplés de statues, des plates-bandes aux lignes symétriques et deux bouquets de marronniers. On dirait que le vieux jardin, après avoir orné le Palais pendant trois siècles et demi, a compris que son rôle était d'en masquer les ruines. S'installant à leur place, il s'est même étendu plus loin, jusqu'au milieu du Carrousel : là où les architectes de Louis XIV avaient autrefois mis à mal le joli parterre de Mademoiselle pour établir une cour pavée, nous avons de nouveau planté des bégonias et des tulipes. Et c'est la revanche des fleurs.

Revanche éclatante s'il en fût, puisque la splendide perspective qui se trouve ainsi ménagée entre les deux ailes du Louvre, — masses profondes du jardin, cimes d'arbres qui se découpent sur le ciel, et là-bas, au lointain, voie glorieuse des Champs-Élysées couronnée par l'Arc de Triomphe, — nous fait presque bénir la disparition des

Tuileries. Certes, aucun de nos paysages familiers n'offre une grandeur plus émouvante et l'on a peine à concevoir qu'il ait fallu le double désastre d'une invasion étrangère et d'une guerre civile pour créer ce décor de beauté dont Paris est justement fier.



L'origine du Luxembourg ressemble à celle des Tuileries. C'est encore une reine de France, encore une Médicis, qui fit tracer le parc de la rive gauche. Les deux

plus beaux jardins de Paris sont donc les fils de ceux de Florence, puisque deux princesses florentines présidèrent à leur création.

On sait que peu de temps après la mort d'Henri IV, Marie

³⁰ *Une matinée au Luxembourg (1812). Gravure tirée des "Caricatures parisiennes"*³¹ *Bivouac de la Garde royale prussienne dans le jardin du Luxembourg (1815). Gravure d'après Martinet*

de Médicis à qui le Louvre rappelait de tristes souvenirs, avait acheté l'hôtel du Luxembourg et plusieurs terrains voisins pour s'y faire construire un nouveau Palais. Jugeant avec raison que les arbres sont beaucoup plus longs à pousser que les murs, elle s'occupa du jardin qui devait orner son domaine avant même d'avoir posé la première pierre de l'édifice.

En consultant les plans de l'époque, on s'aperçoit bien vite que ce parc primitif différait très sensiblement, par sa forme et son étendue, de notre Luxembourg moderne. Un kilomètre et demi de verdure sépare aujourd'hui l'horloge du Palais et le Dôme de l'Observatoire ; dans ce sens, le parterre de Marie de Médicis ne mesurait que deux cent trente mètres. Le mur de l'enclos des Chartreux, qui lui servait de limite, au nord, passait vers le milieu de la grande pelouse carrée où se dresse à présent le monument de Scheurer-Kestner, point de mire des barbouilleurs et des iconoclastes. En revanche le Luxembourg, beaucoup plus allongé vers l'ouest, étendait ses frondaisons dans tout l'espace compris entre la rue de Vaugirard et la future rue d'Assas.

Tout l'effort des jardiniers s'était naturellement porté sur le parterre central, devant la façade du palais. Plus large et moins profond qu'aujourd'hui, il se composait de nombreux carrés à la française dans le goût de ceux des Tuileries. Au milieu, un bassin, décoré d'un groupe de plomb. Deux terrasses encadraient le parterre, mais leur disposition en ligne droite était beaucoup moins ingénieuse que la brisure en demi-lunes, imaginée deux siècles plus tard. Par contre, les balustrades et les murs de soutènement s'agrémentaient d'une décoration charmante : ifs taillés, buis découpés, vases de marbre d'où fusaient de nombreux jets d'eau qui retombaient ensuite en cascades sur les pentes fleuries des talus.

Le reste du jardin, planté de lignes d'arbres symétriques offrait quelques belles allées : l'allée centrale qui se terminait par un grand rond de verdure, à la hauteur de la rue de



32 L'église Sainte-Geneviève vue du Luxembourg (1817)
Lithographie de A. Long

que Sauval n'hésite pas à proclamer « le parterre le plus grand et le plus magnifique d'Europe ».

Malheureusement son libre accès dépendait du caprice des princes résidant au Palais. Cherchaient-ils la popularité, ils laissaient la foule entrer chez eux. Avaient-ils l'humeur moins hospitalière, on en revenait au régime de l'huis clos. Ce fut précisément ce qui arriva sous la Régence. La duchesse de Berry, dont les fantaisies galantes avaient plus besoin de complices que de témoins, fit murer les portes du jardin.

Quand on les rouvrit, tant d'années s'étaient écoulées que le public avait oublié le chemin de son ancienne promenade. Elle resta longtemps solitaire, presque uniquement fréquentée par les bourgeois du quartier, les rêveurs et les philosophes.

Diderot, jeune et pauvre, flâna souvent dans ces parages. Il venait y cacher « sa redingote de peluche grise, éreintée d'un

côté, ses manchettes déchirées et ses bas de laine noire, recousus par derrière avec du fil blanc... » Vers la même époque, Jean-Jacques Rousseau était également un habitué du Luxembourg. On l'apercevait, le matin, dans les allées les plus obscures, pestant contre lui-même et contre ses semblables. Il se croyait persécuté par les Suisses du jardin, dédaigné par les gens de la plus basse classe. N'allait-il pas jusqu'à se plaindre des distributeurs d'imprimés, postés à l'entrée de la promenade, « qui avaient ordre de le passer avec la plus outrageante affectation, ou même de lui refuser les billets tout net, s'il se présentait pour en avoir... » Être boycotté par les donneurs de prospectus, ce misanthrope de Jean-Jacques ne connaissait pas son bonheur !

Bientôt d'ailleurs Rousseau se lassa du Luxembourg : il ne le trouvait plus assez désert. Peu à peu, en effet, le lieu redevenait à la mode et, le dimanche matin surtout, à la sortie de la messe, une infinité de beau monde se pressait dans l'allée des Carmes.

Trois portes donnaient alors accès dans le jardin. A la



33 Au Luxembourg. Tableau de M. P.-M. Dupuy (Palais du Sénat)

Fleurus actuelle ; l'allée des Carmes, et surtout l'allée de platanes, entre l'aile gauche du Palais et la grotte de Salomon de Brosse, ce monument Protée, vingt fois remanié, restauré et, depuis le Second Empire, métamorphosé en fontaine.

Telles étaient les principales curiosités du Luxembourg

grille du château, comme à celle de la rue d'Enfer et à celle des Carmes déchaussés, les Suisses avaient la permission de vendre des rafraîchissements. Un café se trouvait en outre, près de la grande allée de la Terrasse. L'historien Thiéry qui nous fournit ces renseignements, ajoute : « M. le comte de

Provence se propose de faire beaucoup de changements dans la disposition du parc... »

Méfions-nous des projets du futur Louis XVIII. Ils consistent, tout simplement, à aliéner une partie du domaine qu'il avait reçu en apanage. La zone sacrifiée fut le terrain compris entre la rue de Vaugirard et la rue d'Assas actuelle, soit dix mille mètres de beaux arbres, à la place desquels on établit un quartier neuf.

Des changements beaucoup plus heureux s'opérèrent pendant la période révolutionnaire : ³⁴ La fontaine Médicis En 1796, l'enclos des Chartreux fut réuni au Luxembourg. Cette spoliation n'était, en somme, qu'une revanche de l'éternelle justice, car, pour acquérir le domaine les moines avaient jadis employé des procédés tout aussi discutables :

Sous le règne de saint Louis, les chartreux de Gentilly, mal logés dans leur monastère, rêvaient de changer de domicile. Justement le château de Vauvert, ancienne demeure royale, se trouvait abandonné depuis longtemps. Mais trop pauvres pour acheter le donjon, les religieux étaient trop discrets pour le demander au roi gratis. Fort embarrassés, ils prièrent le ciel de leur venir en aide... Ce fut le Diable qui les entendit.

Peu de temps après, des phénomènes bizarres se produisirent dans le vieux manoir. Au grand effroi des commères des environs, on y apercevait la nuit des feux follets et des revenants. Un bruit infernal sortait des soupiraux, comme

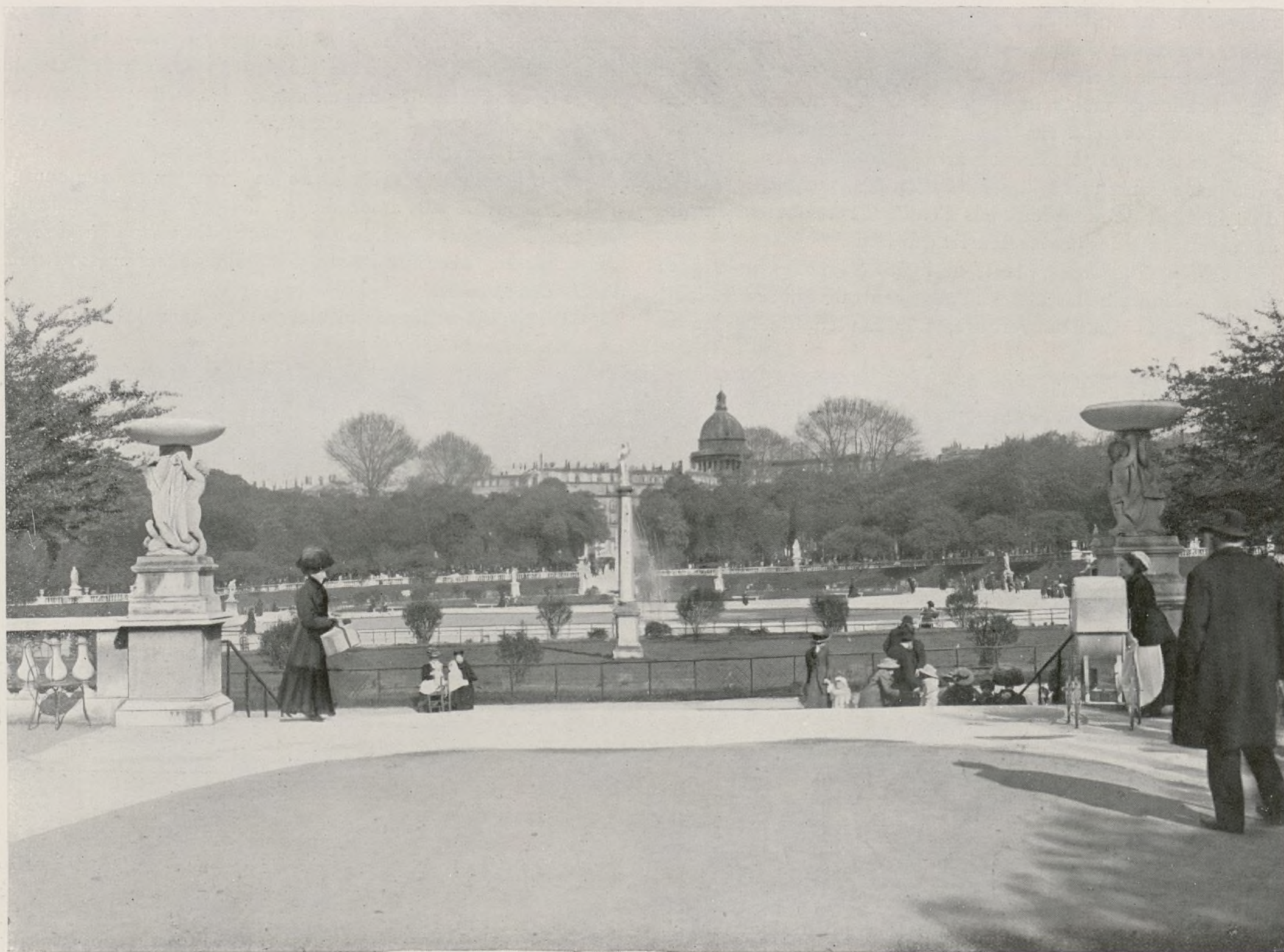
si toute la batterie de cuisine des anciens rois avait été secouée par les marmitons de Belzébuth... « Plus de doute ! s'écrièrent les voisins, le château de Vauvert est hanté ! » — On devine l'émoi du pieux saint Louis en apprenant cette nouvelle. Pour purifier la maison, il pria les Chartreux de s'y établir et d'exorciser le Malin. Est-il besoin d'ajouter que l'Ordre accepta cette mission avec un louable enthousiasme et que, si les esprits décampèrent bientôt, les moines demeurèrent toujours.

Certes, le Démon dut bien rire, le jour où la Convention décida de les mettre eux-mêmes à la porte et de les envoyer, à leur tour, au Diable Vauvert. Comme les liquidateurs judiciaires n'existaient pas encore en 1796, le domaine confisqué ne fut pas perdu pour tout le monde, et le public eut bientôt la joie de pouvoir se promener parmi les champs de vigne, les plants de fraisiers et les quenouilles chargées de poires de la nouvelle pépinière.

Elle n'était pas au même niveau que le reste du Luxembourg ; il fallut donc construire un mur de soutènement. Du même coup, on entreprit le tracé de la grande avenue qui conduit à l'Observatoire. C'est à l'architecte Chalgrin que revient l'honneur d'avoir dirigé ces travaux, commencés en 1801. Les autres parties du jardin furent également embellies par ses soins. On restaura la grotte, on replanta les quinconces, on creusa les terrasses pour augmenter le parterre des deux



La fontaine Médicis



Jardin du Luxembourg, printemps 1910



L'Ecole de Botanique et les serres de Du Fay (1794)
Gouache de J.-B. Hilaire (Collection Destailleur)

pelouses en demi-cercles dont nous avons parlé plus haut. Sur les talus gazonnés du pourtour, les vasques de marbre et les canalisations compliquées dont la réfection s'imposait, furent remplacées par une simple colonnade à l'italienne. Enfin, le bassin fut agrandi et au motif de plomb qui en décorait le centre, on substitua le groupe d'enfants que les habitués du Luxembourg connaissent encore aujourd'hui... O ce groupe d'angelots bouffis, combien de fois l'avons-nous maudit jadis, quand nos petits bateaux, entraînés par le vent, allaient buter sur ce récif !

C'est vers 1840 que les fameuses statues des reines de France apparurent sur les terrasses. Louis-Philippe, en plaçant le jardin sous le patronage de la vertueuse Blanche de Castille, de Marie de Médicis et de Clémence Isaure, prouvait une fois de plus son goût pour les ornements didactiques. Mais combien de voisinages douteux, combien de promiscuités gênantes, ces augustes personnes qui semblaient échappées du Musée de Versailles, allaient-elles avoir à subir sur la terrasse du Luxembourg, terre d'élection des étudiants et des grisettes !

Pour comprendre le rôle que joua si longtemps la belle promenade dans la vie du quartier latin, l'attrait qu'elle exerça sur les émules de Schaunard, de Rodolphe et de Mimi Pinson, il suffit d'évoquer l'ancienne butte Sainte-Geneviève avant les travaux d'Haussmann, avant le percement de ces larges trouées par lesquelles se sont en allés l'originalité, les souvenirs, mais aussi les microbes du vieux Paris : des petites rues étroites, mal pavées, sans lumière, bordées d'étalages de bouquinistes, de crémeries, de pâtisseries, d'hôtels borgnes, — et dont les plus belles s'appelaient rue Saint-Jacques ou rue Monsieur-le-Prince, — tel était le royaume dévolu à la sainte Bohème. Aussi quelle joie pour toute cette jeunesse privée de

soleil et de verdure, quand les marronniers du Luxembourg commençaient à fleurir ! Bien vite, les étudiants de Gavarni, carabins, artistes, poètes, avec leurs longs cheveux s'échappant du béret de laine, les grisettes d'Henri Monnier, drapées dans des châles Ternaux et coiffées de bonnets à coques, lâchaient mansardes et boutiques pour s'abattre sur le jardin comme une volée de friquets. Et tandis que les uns et les unes ébauchaient des intrigues sous l'œil indulgent de Jeanne d'Albret ou de la duchesse de Montpensier, d'autres, plus sérieux, s'en allaient, dans un coin de la pépinière, piocher le droit romain ou les formules du codex, en regardant pousser les lilas.

On conçoit facilement l'émotion des habitués du Luxembourg, lorsqu'en 1866 un bruit sinistre circula : pour percer des rues nouvelles, on allait démembrer le jardin et, suivant le terme officiel, « désaffecter » la pépinière. D'un bout à l'autre de Paris, au quartier latin surtout, ce fut une explosion de colère. Les journaux de l'opposition protestèrent, on signa des pétitions, on tint des réunions publiques, et la salle de l'Odéon fut troublée dans son sommeil par un formidable *chahut*, le jour où Napoléon III vint assister à la première de

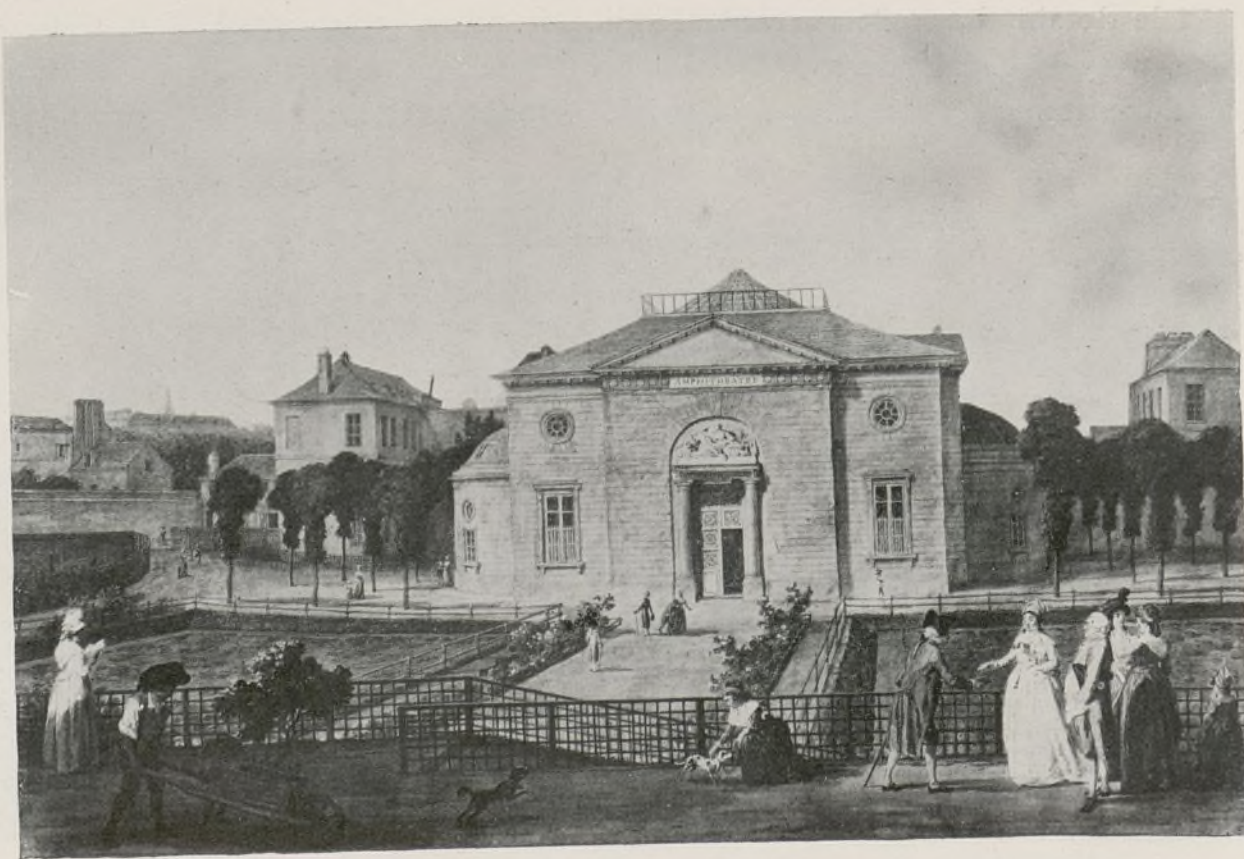
La Contagion, d'Émile Augier.

Mais, en dépit de ces résistances, le gouvernement persévéra et, l'année suivante, toute la partie de la pépinière comprise entre la rue de l'Ouest, — alias rue d'Assas, — et la nouvelle rue de l'Abbé-de-l'Épée, se trouvait abandonnée à la spéculation. C'en était fait du jardin de curé cher à l'auteur des *Misérables*, de l'allée ombragée où Marius avait jadis rencontré Cosette par une matinée d'avril ! où tant d'autres couples, après celui-là, étaient venus s'asseoir et rêver...

Au cours de ces remaniements, le Luxembourg avait subi plusieurs autres amputations douloureuses : à l'ouest, l'ancienne allée des Platanes avait fait place à une voie qui pro-



Le bassin du Muséum et les allées de tilleuls (1794)
Gouache de J.-B. Hilaire (Collection Destailleur)



L'amphithéâtre (1794). Gouache de J.-B. Hilaire (Collection Destailleur)



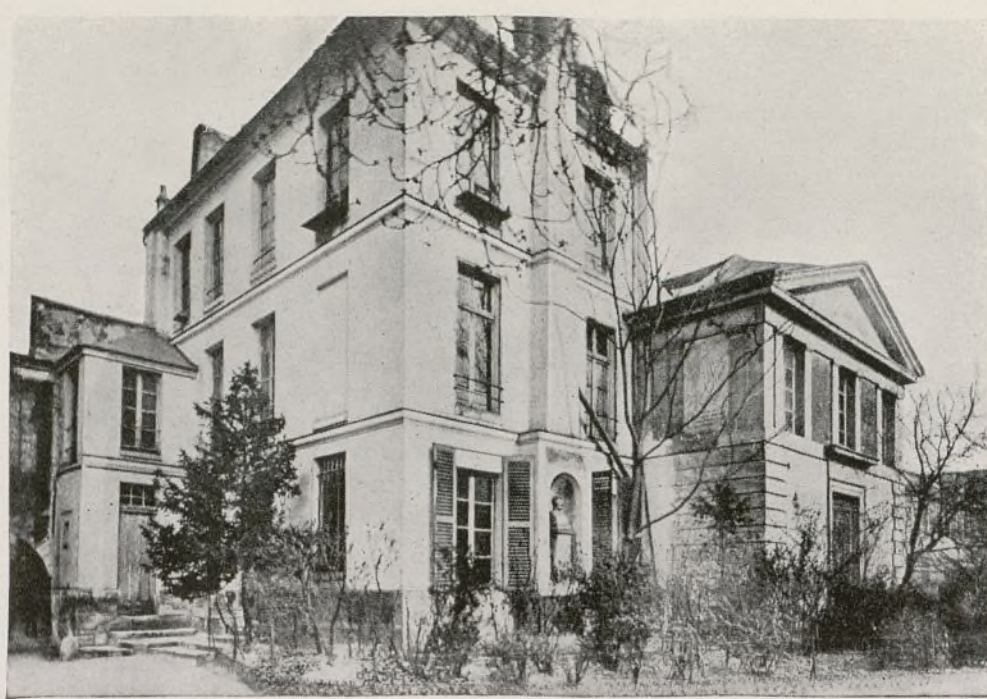
39 *Le jardin des semis (1794)*
Gouache de J.-B. Hilaire (Collection Destailleur)

longeait la rue Bonaparte. Au nord, l'avenue de l'Observatoire avait été coupée en trois tronçons; à l'est enfin, l'ouverture de la rue de Médicis avait fait sacrifier des arbres admirables et nécessité le déplacement de la grotte de Salomon de Brosse, qui fut rapprochée du Palais.

Le second Empire laissait donc le jardin infiniment plus petit qu'il ne l'avait reçu. Mais il fallait bien convenir que cette opération quasi-chirurgicale avait été réalisée par de fort habiles praticiens.

Pour nous qui n'avons pas connu le Luxembourg du temps jadis, nous ne pouvons que l'admirer sans réserve tel qu'il se présente aujourd'hui. C'est sinon la plus grandiose, du moins la plus attrayante, la plus variée, la plus pittoresque de toutes les promenades parisiennes. Aux Tuileries où la nature nous apparaît en habit de cour, la symétrie des quinconces ne va pas sans monotonie.

Ici, au contraire, la forme irrégulière du jardin, la différence d'élévation entre le bassin et les terrasses ont permis de concilier la beauté classique des plates-bandes à la française avec la fantaisie et l'imprévu du style anglais. Tout en respectant le dessin du parterre central qui fait corps, pour ainsi dire, avec le Palais, on a entouré la promenade d'une sorte de ceinture fleurie qui se déroule capricieusement avec ses allées



42 *La maison de Cuvier, au Jardin des Plantes*
D'après une photographie

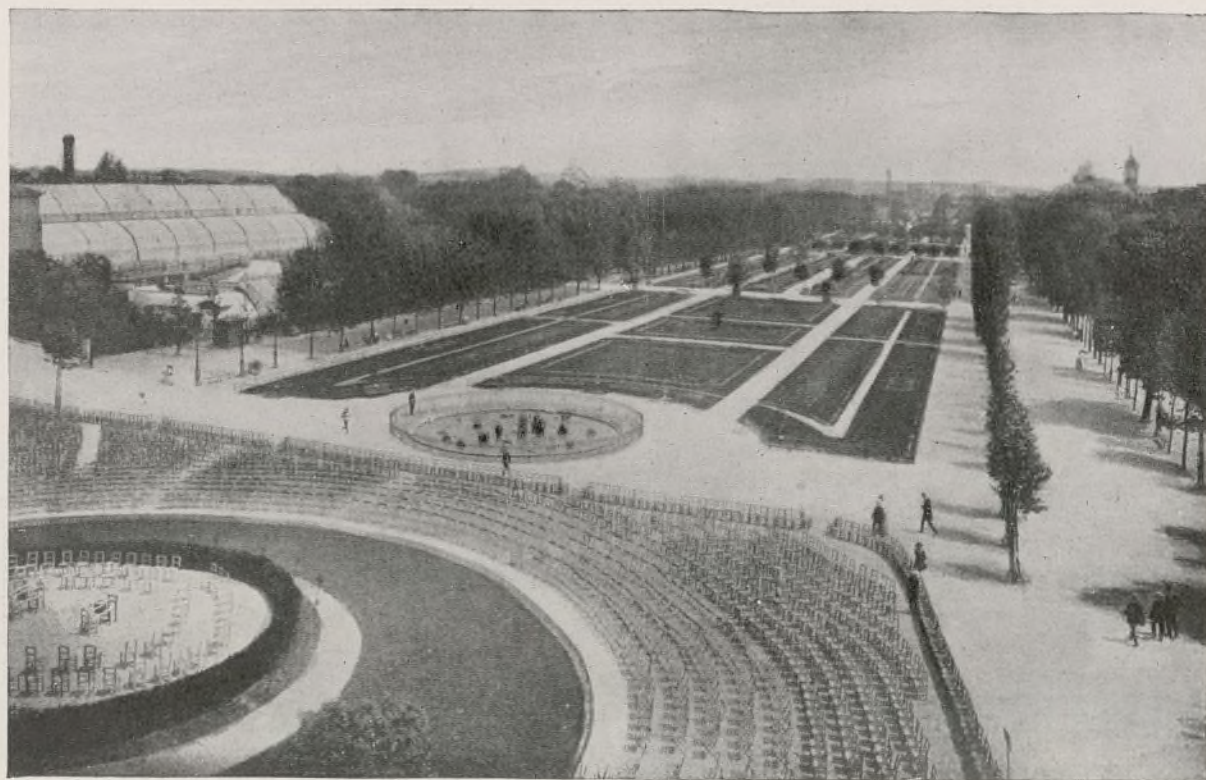
tournantes, ses gazons aux courbes faciles, ses perspectives inattendues, depuis la rue de Vaugirard jusqu'à l'avenue de l'Observatoire et depuis le boulevard Saint-Michel jusqu'à la grille de l'Odéon. C'est là qu'il faut venir chercher les plus beaux massifs du jardin. C'est là que le carmin foncé des bégonias, la pourpre et le corail des roses, l'or bruni des chrysanthèmes resplendissent au gré des saisons, encadrant

quelque vase de marbre, quelque statue d'après l'antique ou quelque chef-d'œuvre moderne : le *Silène* de Dalou, le *Faune dansant* de Lequesne, le *Lion à l'autruche* d'Auguste Cain.

Non moins aimées des promeneurs, les deux terrasses du Luxembourg ont chacune leur public spécial : l'une appartient aux moutards, l'autre est demeurée, comme autrefois, le domaine des étudiants. Ici l'on suce des sucres d'orge, là-bas on culotte des pipes. Ici l'on applaudit Guignol; là-bas on

mène, — ou l'on croit mener — une vie de Polichinelle. Nul rapport entre les deux zones : A trois cents mètres de distance, elles forment deux pays distincts. Pour être admis à changer de camp, il faut s'autoriser d'une ombre de moustache et d'un diplôme de bachelier.

Si vous avez fait le voyage, si vous avez passé, comme nous, plusieurs années de votre enfance et quelques-unes de



40 *Les parterres du Museum (1910)*



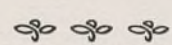
41 *Le cèdre du Liban, au Jardin des Plantes*



43 *L'entrée du Museum, place Valhubert*

vosre jeunesse sur une terrasse et puis sur l'autre, vous gardez sûrement au vieux jardin une reconnaissance attendrie. Le long de cette balustrade qui se couronne d'églantiers roses, que de souvenirs lointains nous poursuivent ! Le marchand de gaufres, la voiture aux chèvres, la vieille bossue qui se promenait avec sa grappe de ballons rouges, les chevaux de bois tournant aux sons d'un orgue aphone, le fameux champignon où l'on se réfugiait en cas de pluie, les joueurs de paume si adroits, les gardiens si terribles, et la « mère aux gâteaux » à qui nous commandions un verre de coco, de la même voix qu'on lance : « Garçon, un pernod sucre ! » ou : « un demi brune sans faux-col ! » aux terrasses du Vachette et du Café Soufflet !

Comment traverser le Luxembourg sans une pointe d'émotion, lorsqu'on y a vécu tant de bonnes heures, et laissé tant de vieilles connaissances ?



Le Jardin des Plantes a ceci de commun avec le Pôle Nord qu'on en parle beaucoup mais qu'on y va rarement... Pas d'arbre plus fameux que le cèdre du Liban ; non moins populaire le squelette du diplodocus dont nos revues de fin d'année consacrent volontiers la gloire. Et cependant nombre de Parisiens hésitent à s'aventurer dans les lointains parages de la gare d'Orléans pour aller contempler ces curiosités vénérables... Hâtons-nous de dire qu'ils ont tort.

Non seulement le Jardin des Plantes offre à ses visiteurs des attractions sensationnelles : la fosse aux ours, la cage aux singes, les grands fauves ; non seulement la flore des cinq parties du monde semble s'être donné rendez-vous dans les serres chaudes ou tempérées et dans la pépinière de l'École de botanique, mais l'ancien Jardin du Roi, avec ses belles allées de tilleuls, ses



La Naumachie des Jardins de Monceau en 1778.
Peinture de Gabriel de Saint-Aubin (signée et datée). Appartient à M^{me} H. Dacier, à Tours
(Cliché de la Société de l'Histoire de l'Art français)

plates-bandes à la française, ses huttes rustiques, ses pavillons croulant sous le lierre et la vigne vierge, est l'un des rares

coins de Paris qui aient gardé leur caractère. L'amphithéâtre où professèrent Daubenton, Fourcroy, Lacépède se dresse toujours à quelques pas de la maison où Cuvier mourut en prononçant ces mots : « Et tant de choses pourtant qui me restaient à faire ! » La physionomie du parterre n'a presque pas varié non plus ; les trois grandes avenues plantées au XVIII^e siècle comptent seulement quelques arbres nouveaux ; au milieu d'un massif, on retrouve



Vue de la ferme de Mousseaux. Gravure d'après Carmontelle

encore intact, avec son armature de fer, le vieux puits qui désolait André Thouin par la mauvaise qualité de son eau et que Jean-Baptiste Hilair représentait dans ses aquarelles, en 1794. Et là-haut, le belvédère du labyrinthe porte encore l'aimable devise composée jadis par Buffon :

Horas non numero, nisi serenas

formule dont un cicerone devait donner, plus tard, cette traduction libre : « A seule fin, Mesdames et Messieurs, de vous indiquer le nom, l'adresse et le numéro de l'architecte ! »

De tous ces souvenirs pittoresques, de tout ce paysage vieillot se dégage un charme rare. En se promenant au Museum, on a l'impression de visiter une discrète demeure provinciale où les meubles, les portraits de famille, les moindres bibelots seraient à la même place depuis quatre ou cinq générations, un peu ternis par le soleil et la poussière, mais d'autant plus précieux pour les amoureux du passé.

On connaît les débuts modestes du Jardin des Plantes. Plusieurs savants ayant représenté à Louis XIII qu'on n'enseignait nulle part à « faire les opérations de pharmacie », le souverain autorisa l'acquisition d'un domaine



Vue du pont du jardin de Mousseaux. Gravure en couleurs de Mongin

de vingt-quatre arpents, dans le quartier Saint-Victor, pour y fonder le Jardin royal des herbes médicinales.

L'édit de 1635 qui réglemente l'établissement porte qu'on doit y « faire aux écoliers la démonstration de l'intérieur des plantes et de tous les médicaments ». C'est donc à l'origine un simple jardin d'apothicaire où la mauve et la camomille voisinent avec le pied-de-chat. Là où le XIX^e siècle élèvera des animaux, le XVII^e forme des médecins... Gardons-nous de tirer la moindre déduction d'un rapprochement purement fortuit.

C'est à Guy de Labrosse que Louis XIII avait confié la régie de ce nouveau domaine. Actif, intelligent, passionné pour les fleurs, le bon docteur s'acquitta de son rôle à merveille. Lorsqu'il mourut prématurément, son catalogue comptait déjà deux mille trois cents variétés d'herbes.

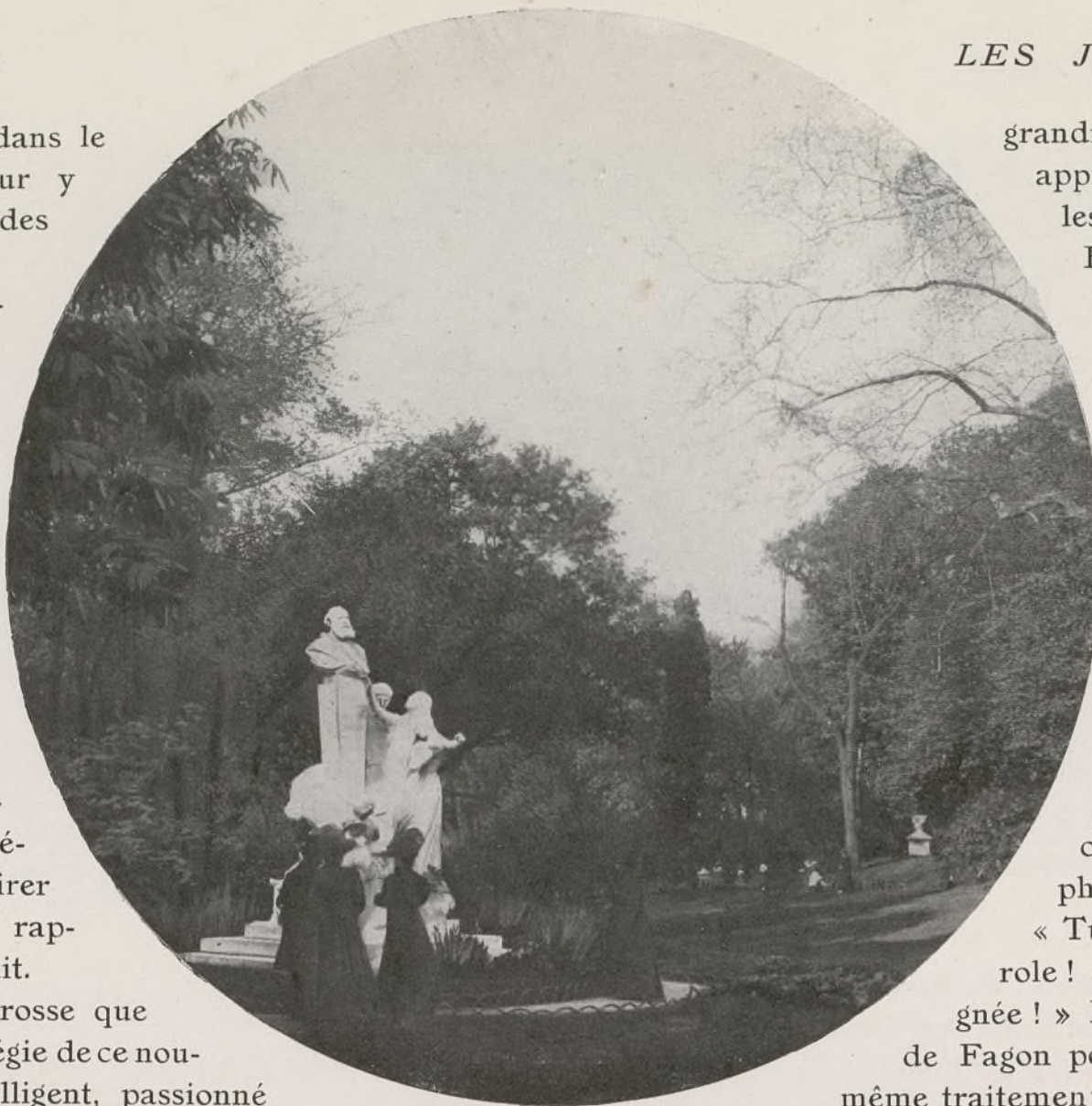
Malheureusement, pendant les années qui suivirent, l'œuvre naissante périclita et il fallut attendre Fagon pour lui voir donner une impulsion nouvelle. Ce Fagon qui devait s'illustrer, un jour, en présidant aux digestions de Louis XIV, était lui-même — toute révérence gardée — un produit du Jardin des Plantes. Petit-neveu de Guy de La Brosse, il avait

grandi chez son oncle et avait appris le latin en déchiffrant les étiquettes de l'Ecole de Botanique. Il sut largement s'acquitter de la dette de reconnaissance qu'il avait contractée envers l'établissement.

Mais après sa mort le domaine tomba sous la coupe d'un certain Chirac, médecin du duc d'Orléans, et les mauvais jours recommencèrent. Chirac était cet étrange docteur qui soutenait que la petite vérole n'était pas contagieuse et qui l'apostrophaait, la lancette en main : « Tu as beau faire, petite vérole ! Je t'accoutumerai à la saignée ! » Il avait brigué la succession de Fagon pour appliquer au jardin le même traitement qu'à ses malades : le saigner à blanc et dilapider son budget.

« Il ne mit rien au Jardin des Simples, dit Saint-Simon, n'y entretint quoi que ce soit, en tira pour lui la quintessence, le dévasta et, en mourant, le laissa en friche ; en sorte qu'il fallut le refaire et le rétablir comme en entier. »

Un grand homme survint à propos pour remettre les choses au point. Durant sa dictature d'un demi-siècle, non seulement Buffon embellit et doubla le jardin, mais il sut lui donner un nouveau caractère, il le créa pour la seconde fois :



⁴⁷ Un coin du parc Monceau
Monument de Charles Gounod



La Naumachie, au parc Monceau (Printemps 1910)



LE LABYRINTHE DU MUSÉUM



L'ORANGERIE DU MUSÉUM

Gouaches peintes par J.-B. HILAIR en 1794. — Cabinet des Estampes



La grande allée des Champs-Élysées. Lithographie d'Eugène Lami

de la Ménagerie qu'avait rêvée Bernardin de Saint-Pierre.

Les animaux de Versailles arrivèrent un peu plus tard, bientôt suivis par les cerfs, les daims, les biches et les chevreuils que Geoffroy Saint-Hilaire capturait dans la chasse de Merlin de Thionville, locataire du parc du Raincy. Puis les victoires républicaines nous enrichirent des dépouilles de la Flandre et de la Hollande : après les chameaux à deux bosses du prince de Ligne, les éléphants du Stadthouder prirent le chemin du Muséum et le public put s'extasier devant ces curieux pachydermes qui se caressaient de leurs trompes et poussaient des grognements émus lorsqu'on leur jouait de la musique !

Il n'y avait qu'une ombre au tableau : les ressources manquaient pour entretenir tous ces nouveaux pensionnaires. On était alors en plein Directoire, le papier monnaie sévissait dans toute son horreur et Dieu sait ce que la nourriture d'un éléphant pouvait coûter en assignats ! Ce fut donc bientôt la disette et le surveillant de la Ménagerie reçut l'ordre de tuer les quadrupèdes les moins curieux qui servirent de pâture à leurs confrères : l'hyène dévora la gazelle, le chacal s'adjudgea un mouton... Les animaux mettaient en pratique cette maxime : « Aidons-nous les uns les autres ! »

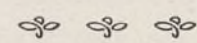
Heureusement, tout rentre dans l'ordre avec le Consulat et l'Empire et le Muséum est doté d'un budget plus sérieux. Bientôt, dans le jardin, les cabanes de fortune où s'abritait la Ménagerie font place à des constructions moins précaires. L'année 1808 voit sortir de terre la grande rotonde, affectée aux gros ruminants. C'est là que viendra plus tard s'installer la girafe, idole des Parisiens de la Restauration : pendant des mois, ils n'auront d'yeux que pour elle, Charles X se la fera présenter et tandis que les mauvais plaisants découvriront certaine analogie entre l'esthétique du souverain et celle de la bête au long cou, la mode

inventera mille colifichets bizarres : cannes, ombrelles, lorgnettes, boîtes de bonbons à la girafe... Les rues seront même menacées de reverberes à son image : un curieux dessin conservé à Carnavalet, nous montre la façade de la Bourse flanquée de deux girafes de bronze qui tiennent dans leurs gueules des quinquets.

Avec la girafe, l'ours Martin se partagea les faveurs du public, durant de longues années, et des générations de badauds vinrent se pencher sur sa fosse. Puis ce fut le tour du Palais des singes qui valut à M. Thiers une interpellation à la Chambre, certain député reprochant au ministre d'avoir autorisé cette construction dispendieuse... Où la politique allait-elle se nicher ?

Pourquoi, depuis une trentaine d'années, le Labyrinthe et la « Vallée suisse » ont-ils perdu quelque peu de leur vogue ? — Inévitable conséquence du déplacement de Paris vers l'ouest et de la création de nouveaux parcs, conçus dans un goût plus moderne... N'oublions pas trop, malgré tout, le vieux domaine de Buffon, retournons quelquefois dans cet aimable lieu qui fit les délices de nos pères, amusons-nous comme eux au spectacle de la ménagerie, allons voir fleurir au printemps

l'École de Botanique et rappelons-nous que dans ces parterres où poussèrent, pour la première fois, tant d'arbres et de plantes inconnus en Europe, — depuis le marronnier jusqu'à la capucine ! — chaque pouce de terrain fut une conquête de la science.

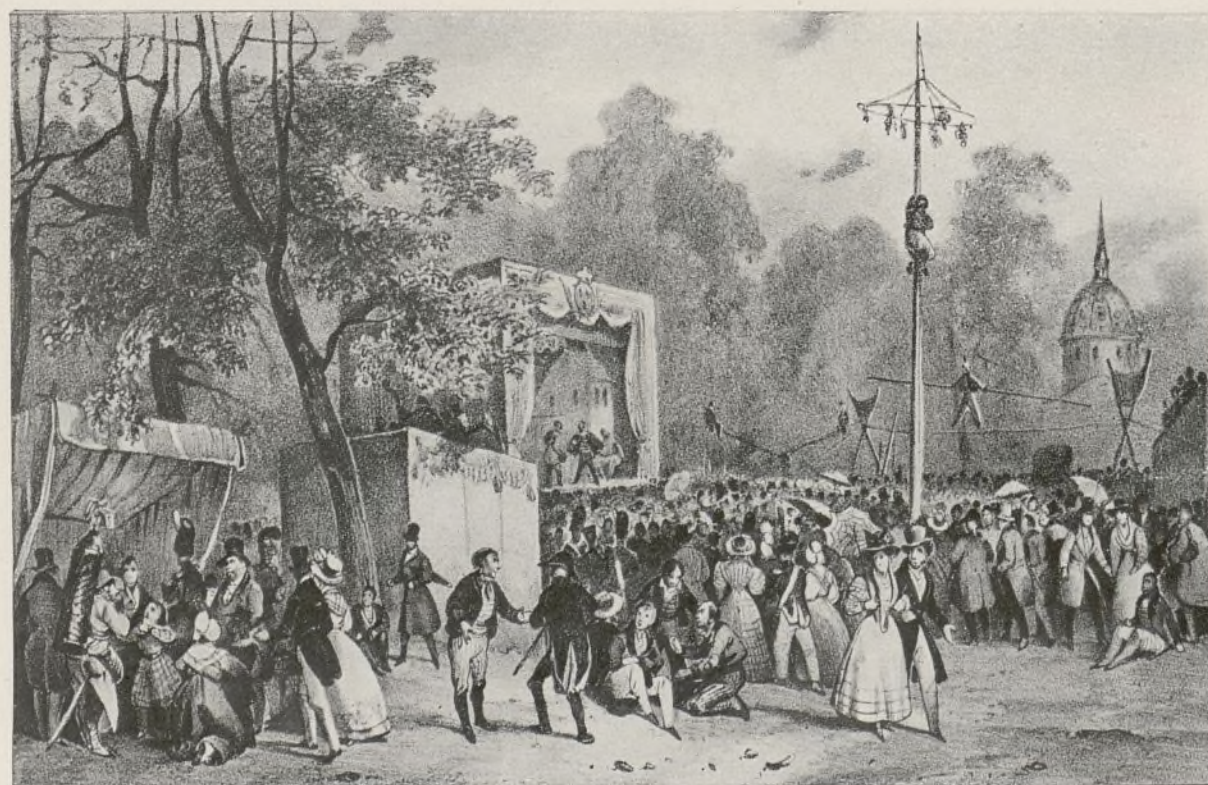


Tout en haut du faubourg du Roule, les vieux Parisiens ont connu, dans leur jeunesse, une sorte de forêt vierge où les lierres et les vignes grimpantes montaient à l'assaut des grands arbres. Les fourrés s'y peuplaient de ronces ; l'herbe folle

avait envahi les gazons. Quand un promeneur s'aventurait dans ce Paradou, il pensait voir surgir à chaque tournant d'allée le château de la Belle au bois dormant : c'était l'ancien parc Monceau. Philippe d'Orléans, — celui que les Républicains bapti-



Le Guignol des Champs-Élysées. Lithographie de Gustave Doré



La fête du roi aux Champs-Élysées. Lithographie de Victor Adam

sèrent Egalité, — l'avait fait tracer en 1778, d'après les dessins de Carmontelle. Il suffit de feuilleter l'œuvre de cet artiste pour évoquer, dans leurs moindres détails, les agréments des Jardins de Mousseaux, *alias* Folie de Chartres.

Obélisque égyptien, temple grec, naumachie romaine, camp tartare, jeu de bagues chinois, laiterie suisse, rien n'y manquait : tous les pays et tous les siècles avaient collaboré à

l'ornement du domaine. L'esprit français y était représenté par des attractions variées qui procuraient à nos aïeux un avant-goût de Luna-Park : ici de petits jets d'eau fusaient au nez des promeneurs ou giclaient sous les robes des femmes ; plus loin un pont, mû par un ressort, vous plongeait brusquement dans l'eau quand vous traversiez la rivière...

A ces fantaisies hydrauliques, Monceau joignait d'autres plaisirs. On parlait tout bas d'une grotte où les pires mauvais sujets et les plus jolies nymphes du Palais royal se donnaient parfois rendez-vous autour d'une table bien servie. Il se débi-



55 *L'avenue des Champs-Élysées sous Louis-Philippe. Gravure d'après Eugène Lami*

mit à courir et, profitant d'une brèche, escalada le mur du jardin... Lorsqu'on raconta l'événement, le soir, au dîner de famille, Philippe d'Orléans rit très fort : à la description du costume, il avait reconnu son hôte.

Le lendemain le mur était réparé, mais, à la place de la brèche, le duc avait fait percer une porte dont il envoya les clefs à Jean-Jacques Rousseau. Et désormais le philosophe qui s'était improvisé maraudeur par amour de la botanique, put venir librement enrichir son herbier dans les gazons du Parc Monceau.

Avec la Révolution, les malins jets d'eau s'arrêtèrent et



56

La voiture aux chèvres des Champs-Élysées. Lithographie de Guérard

tait là des horreurs à ébranler les stalactites et à faire rougir les coraux qui tapissaient les murs du lieu.

Pendant ce temps, M^{me} de Genlis, gouvernante des Enfants d'Orléans, promenait dans le parc le futur Louis-Philippe I^{er} avec sa sœur Adélaïde, et mêlait à ses leçons de morale et d'histoire quelques principes de botanique.

le pont mécanique cessa de fonctionner, mais le domaine ne fut pas détruit. L'affectant en principe à de vagues œuvres patriotiques, les Conventionnels décidèrent qu'il serait entretenu aux frais de la Nation. Autant eût valu dire qu'il ne serait pas entretenu du tout... Aussi, quelques années plus tard, lorsque Napoléon I^{er} en fit don à Cambacérès pour

récompenser ses services, l'archichancelier ne trouva plus qu'une maison en ruine, au milieu de prairies incultes; et craignant des charges trop lourdes, il s'empres-
sa de rendre à César ce qui appartenait à César.

Arrive la Restauration : Monceau retrouve ses propriétaires légitimes et Louis-Philippe s'emploie à restaurer tant bien que mal le jardin de son enfance. Pendant qu'on émonde les arbres et qu'on ratisse les allées, peut-être la bonne Madame de Genlis qui marche maintenant sur ses quatre-vingts ans revient-elle flâner à Monceau, guidée par son ancien élève : et l'on

évoque le temps passé, les courses dans l'herbe, le mur de Jean-Jacques; on encourage les jardiniers, on bavarde avec le père Schoëne... C'est un vieil ami de Louis-Philippe, un vétéran de l'armée de Saint-Fiacre à qui le prince a confié la surveillance et l'entretien du parc. Schoëne n'a que trois passions au monde : son maître, ses rosiers, sa pipe. Mais la troisième l'emporte hélas ! sur les deux autres. Même quand le duc d'Orléans sera devenu roi des Français, Schoëne ne consentira jamais à lui sacrifier sa bouffarde : « Devant moi, passe encore ! s'écriera Louis-Philippe, mais devant la Reine et devant les Princesses ! » Et le pauvre homme de répondre : « Sire, c'est plus fort que moi ! Si Votre Majesté veut me punir, qu'elle me fasse donner mon compte. Bien sûr, j'en mourrai de chagrin !... Mais ce sera la pipe au bec ! »

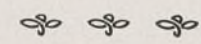
Le Monceau de Louis-Philippe était deux fois plus grand que le jardin actuel. C'est en 1852 qu'une moitié du terrain



57 *Rats de jardin (Concert aux Champs-Élysées). Lithographie de Gustave Doré*

Bientôt une belle grille dorée, construite par l'architecte Davioud, marqua l'entrée du jardin; des roches amenées de Fontainebleau servirent à établir une grotte, des cascades, un ruisseau, et la naumachie restaurée se mira dans l'eau des bassins comme au siècle de Carmonelle.

Il eût fallu s'en tenir là... Malheureusement, depuis quelques années, sous prétexte d'orner la promenade, on l'encombre de monuments fâcheux : après avoir été la victime des architectes, Monceau devient la proie des sculpteurs. Certes Ambroise Thomas et Gounod furent d'appréciables musiciens, Guy de Maupassant un maître-conteur, mais les blocs de savon qu'on élève à leur gloire enlaidissent franchement l'ancienne Folie de Chartres. Elle n'aura bientôt plus un pouce de gazon libre pour peu que les Français continuent à orchestrer des opéras et à écrire des romans... Et bien que Philippe Égalité n'ait pas droit à beaucoup d'estime, les gens de goût commencent à trouver qu'on jette trop de pierres dans son jardin...



Ne vous est-il jamais arrivé de rencontrer, la nuit, dans les Champs-Élysées en sortant de Marigny ou des Ambassadeurs, une longue théorie de voitures pleines de carottes et de navets qui se dirigeaient vers les Halles ? De telles charrettes de légumes, traînées par des chevaux poussifs, à l'endroit même où, quelques heures auparavant, roulaient de somptueuses 40 H. P., font sourire les noctambules. Et pour-



58 *L'avenue des Champs-Élysées*

fut acquise par la famille Péreire et se peupla de maisons neuves. Par manière de compensation, l'autre moitié fut singulièrement embellie : on releva les colonnes en ruine, on traça de nouveaux parterres, on fit pousser des arbres rares...

tant ces monceaux de choux-fleurs, ces bottées de poireaux chevelus sont beaucoup moins déplacés qu'on ne pourrait le croire dans la célèbre avenue, puisqu'au XVII^e siècle des légumes semblables y poussaient librement et que des cultures marai-

chères occupaient tout l'espace compris entre les hauteurs de Chaillot et le petit village du Roule.

Ce fut seulement en 1670 que Louis XIV eut l'idée d'acheter ces terrains et d'y faire tracer une route bordée d'ormes : le Grand Cours (par opposition au Cours de la Reine Mère, ou Petit Cours, qui longeait la Seine). Un siècle plus tard, M. de Marigny, surintendant des bâtiments, doublait la longueur de la promenade, ouvrait l'Allée des Veuves — notre avenue Montaigne — et rajouvissait toutes les plantations. Dès cette époque, la vogue des Champs-Élysées se dessine. Il est de bon goût d'y paraître, le Vendredi saint, au retour des offices de l'Abbaye de Longchamp; on y glisse en traîneau, l'hiver, et pendant la belle saison on y applaudit les jockeys qui s'en vont courir à la Muette.

Ce coin de banlieue parisienne n'a pourtant rien de bien merveilleux encore : une chaussée mal entretenue, des massifs d'arbres grêles au milieu desquels on a ménagé cinq carrés pour les joueurs de boules; des pelouses galeuses, un sol poussiéreux, plein de trous, et qui se transforme en marécage les jours de pluie; un égout à ciel ouvert, qui promène ses eaux grasses là où s'élèveront par la suite, les maisons de la rue Marbeuf, tels sont les Champs-Élysées du XVIII^e siècle, image assez lointaine, il faut en convenir, du séjour des bienheureux décrit par le Dante et Virgile.

Sous la Révolution, on y donnera des fêtes, on y passera des revues, on s'y cognera même quelquefois — témoin le fameux dîner des Marseillais — mais l'aspect de la promenade ne changera guère jusqu'au Directoire. Alors, la maisonnette fleurie de M^{me} Tallien attirant tout Paris dans l'allée des Veuves, on essaiera d'embellir le nouveau quartier : des travaux de terrassement aplaniront la butte de l'Étoile, l'avenue centrale s'élargira, on y construira quelques hôtels et les chevaux de Marly, érigés à l'entrée de la Place de la Concorde, deviendront l'enseigne symbolique des modernes Champs-Élysées, patrie des pur sang et des beaux équipages, berceau futur de nos concours hippiques et de nos retours du Grand Prix.

Après les défilés de l'Empire, après le cortège de Marie-Louise passant sous la voûte en carton qui devait donner à Na-



Autour du Trocadéro

de fêtes officielles et de distributions de vin gratuites, mais abandonnés, le reste du temps, à la basse pègre de Paris. « Sous les arbres et dans les carrés, c'est une malpropreté révoltante, dit un contemporain. La nuit, ce lieu est le refuge honteux des hommes comme des femmes de mauvaise vie. »

Pourtant, à droite de l'avenue, entre les Champs-Élysées et le faubourg Saint-Honoré, des maisons neuves sont sorties de terre, résidences de grands seigneurs, d'ambassadeurs, de financiers, et que les plans de l'époque désignent sous cette appellation naïve : « Enfilade d'hôtels magnifiques. » Les élégants, les fashionables, établissent bientôt leur quartier général dans ces parages. Le concert Musard, premier du nom, y attire la foule, aux soirs d'été. Bref, les Champs-Élysées sortent peu à peu de leur léthargie, et le gouvernement s'aperçoit qu'il est temps de rendre aux vieux quinconces un peu de leur ancienne splendeur.

On commence par décider la construction de cinq fontaines : une en bronze au milieu de chaque carré, la plus grande, en marbre, pour orner le Rond-Point. Puis l'architecte Hittorf trace les plans de différents établissements qui vont égayer la promenade : le Cirque d'Été que les chevaux de

Franconi, les poudres des belles écuyères et les pitreries du clown Auriol illustreront pendant un demi-siècle ; le Café du Cirque (restaurant Laurent), le Café Morel (Alcazar d'Été), les Ambassadeurs, l'Horloge, et le nouveau restaurant Le Doyen. Ces pavillons, dont la plupart ont subsisté jusqu'à nos jours, furent bâtis en 1841 et conçus dans le style premier Empire — style « Retour des Cendres » pourrait-on dire... N'était-on pas encore sous l'impression de l'inoubliable cérémonie qui venait de faire



Un coin du parc Montsouris

vibrer l'âme française et, l'hiver précédent, la foule des Champs-Élysées n'avait-elle pas vu frissonner toute une forêt de drapeaux, autour du char qui conduisait Napoléon aux Invalides?

Mais de nouveaux embellissements étaient réservés à la grande avenue. Par un matin d'avril 1859, des chaulands vinrent s'amarrer le long du quai d'Orsay, et les jardiniers de la Ville en tirèrent des arbres géants, une infinité de plantes rares, de véritables monceaux de verdure. C'étaient les produits des pépinières

de Bernem, près Bruges, que la Belgique nous envoyait par les canaux, et que M. Alphand destinait aux gazons des Champs-Élysées. On s'occupa d'abord de fleurir les environs du Palais de l'Industrie, récemment construit dans le Grand Carré pour la première Exposition universelle. Aux vieux ormes qui dépérissaient on substitua des marronniers; les allées arrondirent leurs courbes; des pelouses et des corbeilles furent disposées avec art dans toute la partie située à gauche de l'avenue centrale. L'année suivante ce fut le tour du côté droit. Et bientôt la promenade entière ne fut plus qu'un immense jardin.

Quelle gaieté, quelle animation offrirent les Champs-Élysées après cette métamorphose! Mélodieux échos du concert Musard, flonflons plus lointains du bal Mabille, rires des enfants attroupés devant la baraque de Guignol, roulement confus des équipages, galopade de beaux militaires derrière



⁶¹ Incendie du lycée des Arts au Palais-Royal (25 frimaire an VII). Gravure de Guyot

grand nombre des habitués. La chansonnette du café-concert est bien moins grivoise que celle du Palais-Royal; la romance célèbre toujours la passion de M. Alfred pour M^{lle} Eugénie et M. Alfred ne manque jamais, au refrain du dernier couplet, de conduire M^{lle} Eugénie devant une écharpe municipale...

Nous sommes obligés de reconnaître qu'à la petite pointe du ^{xx} siècle les muses des Champs-Élysées sont devenues plus audacieuses. Autre tort non moins grave, nos cafés-concerts ont pris une telle extension qu'ils finissent par occuper une bonne partie du jardin.

A cet envahissement des guinguettes et des lieux de plaisir, ajoutez le percement de l'avenue Nicolas, la construction de deux Grands Palais et sans doute plaindrez-vous un peu les arbres des Champs-Élysées. Plus leur domaine se modernise, plus ils sont logés à l'étroit.



⁶² La musique au Palais-Royal, d'après une aquarelle de Paul Destez

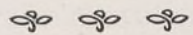


⁶³ Square des Invalides, d'après une aquarelle de Job



Promenade du jardin du Palais-Royal. Gravure en couleurs de Debucourt

Il faut pourtant marquer d'une pierre blanche l'année 1910, car on vient de rendre à la promenade des terrains qu'elle avait depuis longtemps perdus : l'emplacement de l'ancien Cirque d'Été. Là où nos pères applaudissaient les tours du fameux Léotard, des gazons commencent à germer, des ormes crèvent leurs bourgeons ; et ce bouquet de verdure est le plus aimable cadeau que les successeurs de M. Alphand pouvaient offrir aux Parisiens.



Le nom de l'homme qui s'employa, durant un quart de siècle, à embellir notre ville en fleurissant ses promenades, vient à propos sous notre plume, puisqu'il nous reste à parler des squares et des jardins modernes dont il fut l'artisan.

Lorsque Napoléon III conçut le projet d'établir deux parcs nouveaux, au nord et au sud de Paris, pour « faire équilibre » au bois de Boulogne et au bois de Vincennes qui terminaient la capitale vers l'orient et vers l'occident, les terrains vagues des Buttes-Chaumont s'imposèrent à son attention. Il y avait là trois buttes escarpées, minées par des carrières de plâtre, impropres à toute construction, déshonorées par le voisinage d'un abattoir et d'un dépotoir de vidanges. Acheter ces terrains sans valeur, bouleverser cette nature inculte, la vallonner, la dégrossir, la sillonner de routes en tous sens, creuser des arches et des grottes et faire surgir, en plein Belleville, une sorte de Suisse en miniature avec un lac de deux hectares, une aiguille de rochers, des forêts de sapins, tout cela ne fut qu'un jeu pour les ouvriers d'Haussmann. En 1867, la métamorphose était accomplie et les Parisiens pouvaient se donner à peu de frais l'illusion de

la grande montagne. Dans ce décor alpestre, ils pouvaient, ils peuvent encore grimper au sommet de la falaise que couronne le Temple de la Sybille, aller voir tomber dans la grotte cette cascade intermittente qu'un caprice de la nature arrête à cinq heures en été et à quatre heures en hiver, traverser le lac pour un sou et même, si le cœur leur en dit, se suicider du haut de ce pont légendaire que l'Administration a mis à la disposition des amoureux désenchantés...

Devant ces montagnes d'opérette, flanquées de réverbères et de fontaines Wallace, on a d'abord envie de sourire, mais, le premier étonnement passé, on s'aperçoit que les Buttes-Chaumont offrent aussi de réelles beautés. Dans les coins sauvages du parc, il est tels fouillis de plantes grimpantes, telles combinaisons de rochers et de verdure que le pinceau d'Hubert Robert n'aurait pas dédaignés. Et puis, du haut du belvédère, on jouit d'un coup d'œil étonnant : un Paris ignoré qui se dévoile, le Paris des faubourgs, avec la fumée des usines, les toits rouges des entrepôts et là-bas, entre les maisons, la large trouée du bassin de la Villette que domine, au lointain, la basilique blanche de Montmartre...

Tandis que la mise au point du jardin de Belleville n'avait demandé que trois ans, le Parc Montsouris qu'on se proposait d'établir entre Montrouge et la Glacière fut d'une réalisation beaucoup moins rapide. Commencé un peu après l'Exposition de 1867, il ne fut terminé que pour l'Exposition de 1878... S'il vous prend fantaisie d'aller flâner dans ces parages, vous y trouverez maintenant un grand lac, des mouvements de terrains pittoresques, une cascade, d'épais bouquets d'arbres, la tranchée



Aux Buttes-Chaumont, d'après une aquarelle de Calbet

du chemin de fer de Sceaux qui ferait mieux de passer ailleurs, et le Palais du bey de Tunis qu'on a eu l'idée singulière de transformer en Observatoire... Parions que l'astronome en chef a le grand cordon du Nicham !

Montsouris et les Buttes-Chaumont avaient été conçus pour orner et pour assainir les quartiers de la périphérie, mais les créateurs de ces promenades ne pouvaient oublier, dans leurs distributions de verdure, les populations du centre. Ce fut à elles qu'on dédia les squares.

Excepté le Palais-Royal, le vieux jardin de Richelieu, diminué par Philippe Égalité, excepté le Jardin de l'Infante et les maigres allées de la place des Vosges, Paris ne possédait encore, en 1855, aucun de ces parterres minuscules qui égaient maintenant nos carrefours.

Le square de la Tour Saint-Jacques fut le premier en date (1856). Puis apparurent le jardinet du Temple avec sa jolie cascade et son tilleul tricentenaire; le square Louvois, cher aux habitués de la Bibliothèque nationale; le square des Innocents qui sert d'écrin à ce joyau : la fontaine de Jean Goujon; le discret parterre de Sainte-Clotilde, le jardin lointain de Montrouge, le square bruyant des Arts-et-Métiers. Et bientôt le nombre des taches vertes qui marquèrent les plans de Paris défia l'énumération.

Sous la troisième République, ce nombre s'est encore augmenté. Pas un seul quartier de Paris qui ne possède aujourd'hui son square, gai ou triste, élégant ou populeux, reflétant la physionomie de la population qui le fréquente.

Nous en avons de toutes les formes et de toutes les



66 Square de la Tour Saint-Jacques, d'après une aquarelle de Vogel

dimensions, depuis celui des Batignolles qui mesure un hectare et demi, jusqu'au petit square Cambronne où le dernier Carré de Waterloo aurait eu beaucoup de peine à se mouvoir. A la pointe de la Cité comme aux confins de la Chapelle, sur les flancs de la Butte Montmartre comme sur les berges de la Seine, on a mis des squares partout... même là où il n'en faudrait pas : témoin les arènes de la rue Monge que d'horribles bancs verts et d'insipides bordures de fusains encomrent bien mal à propos.

De telles erreurs sont d'ailleurs assez rares, car la direction de nos promenades est confiée à d'habiles artistes. Pour juger de leur goût, il suffit de regarder ici le cadre de verdure qu'ils ont donné au Grand Palais, là-bas les pentes fleuries du Trocadéro et, récente surprise, les nouveaux jardins du Champ-de-Mars.

Lorsqu'on se rappelle le désert poussiéreux qui couvrait cette vaste plaine, on

a peine à la reconnaître sous sa fraîche parure d'arbres et de gazon. Déjà des allées se dessinent; une harmonieuse décoration de vases et de bancs de pierre marque le milieu de la promenade. A l'ombre des grands platanes, des glaïeuls, des coquelicots, des iris jaunes et violets poussent dans l'herbe, un peu au hasard. Et c'est un pur enchantement que de voir ce jardin tout neuf, remplaçant le chaos légendaire où les Palais de l'Exposition semblaient avoir été fauchés par quelque effroyable cyclone... Comme eût dit le bon abbé Delille, Mars a cédé son champ à Flore.

JEAN ROBIQUET



67 Parc Montsouris. L'Observatoire

Le Pavillon Chinois

AU BOIS DE BOULOGNE

En attendant que le *Figaro illustré* consacre un numéro spécial au *Bois de Boulogne*, ce roi des Jardins de Paris, nous lui devons ici une mention, ne fût-ce que pour mémoire. Le Bois de Boulogne n'est pas seulement la plus belle promenade du monde, et la plus élégante, c'est aussi la plus aimable en raison de tous les agréments que l'on y trouve.

Cavaliers, chauffeurs et piétons, au retour d'une promenade à travers ces belles allées ombrées, sont heureux de pouvoir venir se reposer dans un cadre où le confort de la vie moderne se marie délicieusement au charme et à la poésie des bois. Entre tous les établissements établis au Bois de Boulogne, il n'en est pas dont la vogue ait été plus rapide et plus constante que celle du Pavillon Chinois, dirigé par M. Koch, et qui reste, après bien des années, le rendez-vous préféré des promeneurs.

Le doit-il à l'originalité de son architecture, qui en fait un des coins les plus typiques du Bois? Ou encore à sa situation à proximité du terminus du Métropolitain, au plus bel endroit du Bois, dans le voisinage immédiat des Acacias, du sentier de la Vertu, des Lacs? Sans doute ces heureux avantages sont-ils pour beaucoup dans le succès du bel Etablissement, mais il faut y ajouter le confort de l'installation, la perfection du service, et les sacrifices de toutes sortes que la direction s'est imposés pour conserver la faveur de sa clientèle élégante et raffinée, habituée au meilleur en toutes choses.

La cuisine de premier ordre et la cave renommée de cet établissement modèle l'ont classé au rang des meilleurs restaurants élégants, et sa grande salle de banquets voit se succéder sans interruption les réunions de la société la plus choisie.

Le Pavillon Chinois est et restera un des rendez-vous préférés du Bois de Boulogne, aussi bien à l'heure du thé, lorsque les lueurs du crépuscule mettent leur caresse dorée sur le velours tendre des pelouses que dans la fraîcheur des matinées printanières ou dans la douceur des soirs d'été, à l'heure où la foule brillante vient s'y reposer au son d'un excellent orchestre symphonique.



Café-Restaurant du PAVILLON CHINOIS
Au Bois de Boulogne

Départs d'été

Je me demande vraiment comment nous ferions si, pour une cause ou pour une autre, le calendrier venait à ne plus exister; car, en somme, nous n'avons plus à compter avec la marche des saisons, il n'y en a plus. Seul, donc, l'éphéméride est là pour nous rappeler au jour le jour en quel mois nous vivons. Nous voilà déjà en juillet sans que la nature ait fait quoi que ce soit pour nous en donner seulement l'impression. Et c'est le calendrier qui nous ramène au sentiment de la réalité et maintient nos faits et gestes dans leur périodique opportunité. C'est lui qui va faire sonner l'heure des départs vers les eaux, la mer et la campagne.

Les uns y vont chercher réellement le repos et la santé, les autres y vont continuer la vie de fièvre et de plaisir menée dans la capitale; pour ces derniers, l'été ressemble à l'hiver et l'automne au printemps. Mais les uns comme les autres, indistinctement, n'en profitent pas moins de tous les charmes de la vie et trouvent, à n'en pas douter, que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes. Et, comme le progrès n'est autre chose que la recherche des moyens propres à répandre le bien-être et à satisfaire tous les désirs, élégants et mondains n'ont même pas la peine de formuler un souhait, car il n'en est point qui n'ait été prévu.

Elles peuvent, sans nulle crainte, affronter les poussières des routes, le hâle de la mer, les feux du soleil, l'éclat des ampoules électriques, la fatigue des veilles. Elles savent que tout concourt autour d'elles à sauvegarder leur beauté, que quelles que soient les atteintes passagères subies par la fraîcheur de leur teint, un instant suffira pour les faire reparaitre plus belles et plus séduisantes que jamais, elles savent enfin que si quelques petites taches se sont permis de ternir la pureté de leur épiderme délicat, elles auront bien vite triomphé de ces ombres inopportunes.

C'est le *Lait Antéphélique de Candès* qui opérera ce miracle. Précieux en la saison estivale, mélangé à l'eau de notre toilette, il efface complètement toute trace importune; employé pur, le *Lait Antéphélique de Candès* fait disparaître les taches de rousseur.

Allez donc, chères lectrices, vers le plaisir, vers le bonheur; de vigilants gardiens veillent sur vous et pour vous dans l'éternel souci de défendre et protéger ce bien fragile qu'est la beauté féminine.

L. DE L.

Aviation

LA GRANDE SEMAINE DE CHAMPAGNE

La Grande Semaine de Champagne, qui eut l'année dernière tous les caractères d'un triomphe, commencera cette année le dimanche 3 juillet. Le Comité d'organisation, que préside avec tant de dévouement et d'activité M. le marquis de Polignac, a voulu cette année offrir aux foules brillantes que ces belles fêtes vont attirer de nouveau à Reims des installations et des attractions sensiblement améliorées. Les tribunes et le buffet ont été



Pavillon de chronométrage (Cliché Strohm)

agrandis, les 60 hangars sont disposés suivant un demi-cercle. Entre chaque groupe de hangars le public pourra s'avancer et examiner à son aise les appareils. Enfin les départs s'effectueront sous les yeux même du public.

D'autre part, une route de 3 kilomètres allant du village de Bétheny aux nouvelles tribunes a été créée, et facilitera notablement les communications en mettant à la disposition des voitures deux trajets directs, l'un pour l'aller et l'autre pour le retour, évitant ainsi pour ce dernier le long détour de l'an passé.

Le programme a été conçu de telle façon que chaque jour de la semaine présente un intérêt presque égal. Le mardi 5 juillet, aura lieu l'épreuve française de la Coupe Gordon-Bennett; c'est également le premier jour du Prix de la hauteur. C'est aussi ce jour-là que se courront les séries éliminatoires du Prix de la vitesse, véritable course d'aéroplanes partant au signal donné.

Le mercredi 6, est dès maintenant choisi pour la visite du Président de la République. Tous les ministres iront à Reims à des jours différents probablement.

Le samedi 9 juillet est le dernier jour du Grand Prix de Champagne ou Prix des Constructeurs. Cette épreuve, qui comporte une allocation de 50.000 francs, est destinée à récompenser le constructeur ayant les trois appareils les mieux classés dans le Prix de totalisation des distances, et cela pour ainsi dire automatiquement, sans qu'il ait à intervenir dans le choix des pilotes.

Le 10 juillet, en outre des finales de nombreux prix, se courra le Prix Michel Ephrussi. Ce prix est une course en ligne de 30 kilomètres hors de l'aérodrome. Le Comité a fait de grandes dépenses pour aménager des terrains de départ et il espère que le départ pourra être donné simultanément à 20 appareils.

Voici, pour terminer, la liste des appareils engagés :

Antoinette, 6. — Albatros, 2. — Tellier, 1. — Blériot, 10. — Sommer, 8. — Hanriot, 4. — Bré-



A Bétheny. — Les hangars (Cliché Strohm)

guet, 2. — Sanchez Besa, 4. — Wright, 3. — Goupy, 1. — Voisin, 8. — Farman, 13. — Savary, 3. — Nieuport, 3. — Werner, 1.

En tout, 69 appareils dont 42 biplans et 27 monoplans.

Il y a, en plus, 4 appareils militaires : 2 Farman, 1 Wright, 1 Blériot.

Au total : 73 appareils.

J. M.

LE BIPLAN SANCHEZ BESA

Nous sommes heureux de pouvoir donner à nos lecteurs la primeur d'un tout nouvel appareil encore inconnu du public et qui va se révéler au meeting de Reims. Nous le croyons appelé à un gros succès en raison de l'expérience pratique de son créateur, M. Sanchez Besa, qui fut l'un des premiers acheteurs de biplan. Chaque détail de cet appareil est le résultat d'une étude patiente faite sur les différents biplans acquis successivement et améliorés après essais par M. Sanchez Besa.

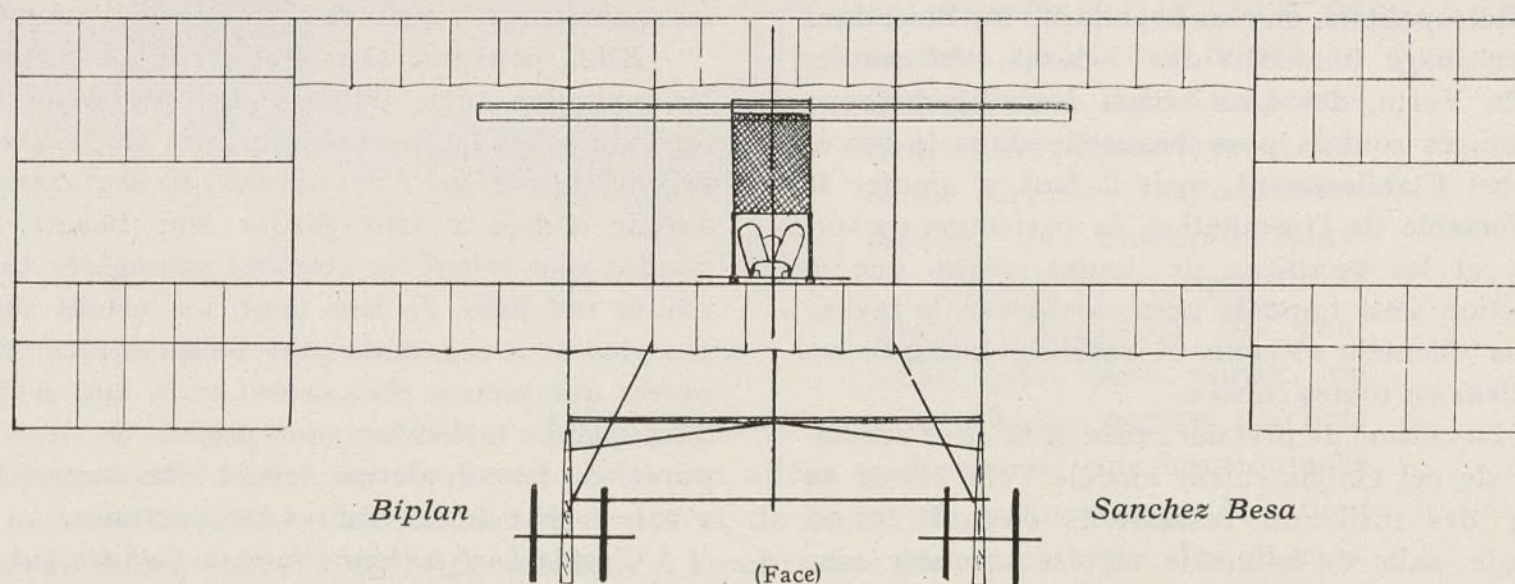
Le succès immense et mondial de l'aviation suscite d'ailleurs chaque jour de nouveaux appareils que nous sommes heureux de noter et d'enregistrer dès qu'ils nous semblent constituer un réel progrès. Etant en rapports directs et amicaux avec toutes les personnalités de l'aviation, nous nous ferons un plaisir de faire connaître très impartialement aux lecteurs qui veulent bien suivre cette rubrique toutes les nouveautés d'aviation susceptibles de les intéresser, sans nous en tenir aux grandes marques connues de tous.

Caractéristiques du biplan Sanchez Besa

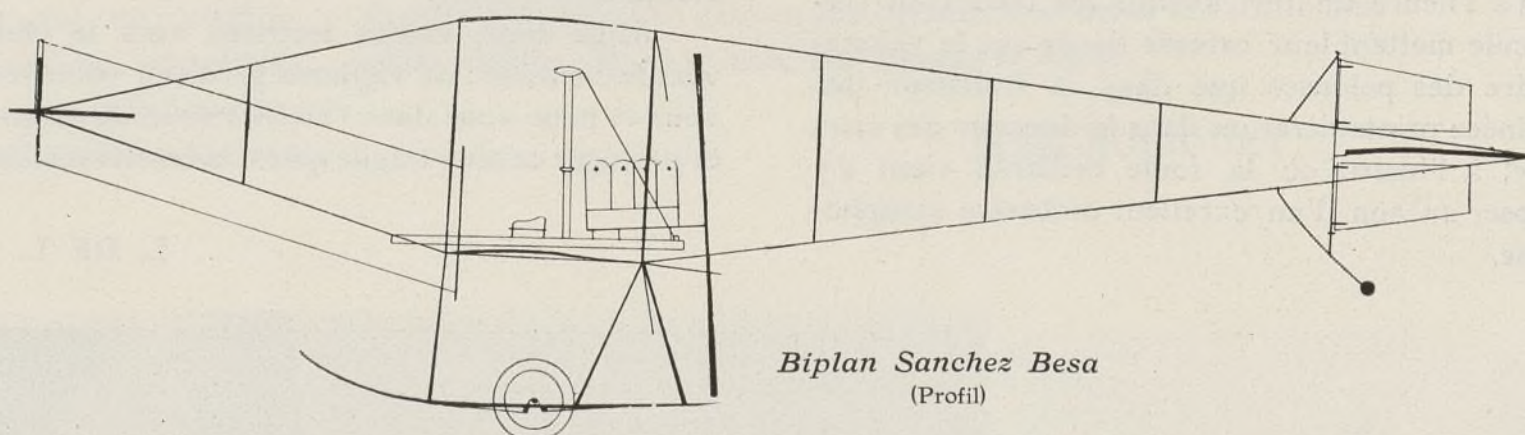
Surface : 36 mètres carrés.

Envergure : 10 mètres 20.

Longueur totale : 13 mètres.
Poids complet sans pilote : 350 kilogs avec moteur Gnome, 400 kilogs avec moteur E.N.V.



Poids utile maximum à enlever : 300 kilogs.
Poids complet sans moteur : 270 kilogs.
Stabilisation : Longitudinale : par un plan



arrière à incidence variable et par déplacement du siège du pilote, et par le plan avant formant gouvernail de profondeur.

Transversale : par quatre ailerons mobiles

4° La grande cellule d'une seule pièce;
5° Le train de lancement (patins et roues).
Encombrement démonté, emballé : une caisse,

à l'arrière du plan supérieur et du plan inférieur.

Gouvernails : De montée : un plan horizontal mobile à l'avant, à 2°90 des plans porteurs.

De direction : deux plans verticaux triangulaires à l'arrière.

Organes de manœuvre : Un levier à main droite commandant le gouvernail de montée et les ailerons.

Un palonnier au pied pour la direction.

Un levier à secteur à main gauche commandant la position du siège et l'incidence du plan arrière.

Moteur Gnome 50 HP : 7 cyl. rotatif à ailettes, ou E.N.V., 60 HP 8 cyl. à eau.

Position du moteur : A l'arrière et au centre du plan porteur inférieur.

Propulseur : Une hélice propulsive en bois ou en métal à 2 pales de 2°60 de diamètre.

Train de lancement et d'atterrissage : Patins avec deux paires de roues montés sur amortisseurs caoutchouc.

Position du pilote : Au centre et à l'avant du plan porteur inférieur (position variable).

Démontabilité : 1° Les poutres de réunion ;

2° Les plans stabilisateurs avant et arrière ;

3° Le châssis portant le moteur et ses organes ;

10°50×2°×1°75; une caisse, 2°×1°×1° (radiateur démonté).

Conditions générales de vente et d'apprentissage

Garanties : Un vol de 15 minutes avec passager.

Apprentissage : Compris dans le prix de vente de l'appareil complet, en deux phases :
1° Sur un appareil d'école sans risques de réparations;

2° Sur l'appareil de l'élève, risques de casse et de réparations à la charge de l'élève.

Apprentissage forfaitaire : Sans risques, pour un client, 2.500 francs de supplément.

Apprentissage forfaitaire avant achat : Sans risques, 4.600 francs dont 2.000 francs sont ristournés en compte en cas d'achat.

Prix : Appareil sans moteur ni hélice, 10.000 fr.

Appareil avec moteur Gnome 50 HP, 25.000 fr.

Appareil avec moteur E. N. V. 60 HP, 22.000 fr.

Paiement : 1/3 à la commande, le solde à la livraison.

CH. HOURY

Constructeur : E. Sanchez Besa, 145, route de Neuchâtel, à Reims.

École de pilotage et ateliers : Aérodrome de Champagne, à Bétheny-Reims.



A Bétheny. — Les nouvelles tribunes (Cliché Strohm)

La Beauté féminine

UN VISAGE SANS RIDES

C'est par le visage que les femmes vieillissent. C'est là une vérité qui n'a pas besoin de démonstration.

Combien, parmi nos amies, connaissons-nous de femmes qui, à l'approche de la cinquantaine, sont restées fines, minces, dont la tournure a gardé toute l'apparence de la jeunesse, mais dont le visage révèle les années, les fatigues ou les soucis. Leur peau est flétrie et plissée, la terrible patte d'oie se marque de plus en plus, des sillons s'incrudent sur le front, entre les sourcils, sous le menton : c'est la vieillesse qui approche.

Eh! bien, il ne dépend que de vous, mes chères lectrices, si déjà des rides se sont creusées, de les faire disparaître; et si vos joues sont encore pleines et votre teint frais, vous pouvez soigner votre visage préventivement afin de garder jusque dans un âge avancé, l'apparence de la jeunesse. Dans les deux cas, un seul moyen existe, absolument inoffensif et d'une efficacité merveilleuse, c'est le "Triplex System" de Harriett Meta Smith.

La découverte de ce remède date déjà de quelques années. Elle a été faite en Amérique et c'est dans le Nouveau Monde qu'elle a été introduite tout d'abord avec un succès extraordinaire. De là, ses bienfaits se sont étendus sur notre continent où l'accueil qui lui est réservé dépasse toutes les prévisions. Vous seriez étonnées et même amusées si vous connaissiez le nom des clientes de Harriett Meta Smith et à quel point son "Triplex System" est employé.

Bien peu de femmes consentent à avouer qu'elles se massent le visage, se mettent des masques la nuit, etc., et en général qu'elles tentent tout pour réparer ce que Racine, qui ne connaissait pas



le "Triplex System", appelait "l'irréparable outrage" des ans.

Et cependant cette même femme que vous avez rencontrée au five o'clock ou au théâtre avec un teint si clair, si rosé, des joues si pleines et si fermes, sans aucune ligne ni ride, le doit peut-être à Harriett Meta Smith.

Ce traitement possède en effet tous les avantages : non seulement il fait disparaître les rides en deux ou trois nuits et souvent une seule, mais encore il ne présente aucun danger et son emploi ne demande que deux minutes le soir et trois minutes le matin. Le traitement ne comporte ni massage, ni application de masque, ni emploi de cold-cream ou de fumigations, ni injections sous-cutanées; il ne fait pas intervenir des produits qui donnent au teint un éclat momentané, mais qui sont malsains, comme le bismuth.

Son mode d'action est absolument spécial : il soulève la chair, l'affermir et nivelle les creux et les saillies. Comment?

C'est ce que vous demanderez à Harriett Meta Smith en allant la voir ou en lui écrivant, 7, rue Auber, Division 119, Paris.

INDISCRÈTE

Notes et Informations

LA FÊTE DES FLEURS

La Fête des Fleurs qui a eu lieu les vendredi 17 et samedi 18 juin au Bois de Boulogne, comportait cette année certaines modifications des plus heureuses. C'est ainsi que, jusqu'à présent,



A LA FÊTE DES FLEURS
(Cliché World's Graphic Press)

les superbes bannières analogues aux plus belles accordées dans les grandes Fêtes de la Côte d'Azur étaient décernées, comme Prix d'honneur et Premier prix, aux voitures automobiles ou attelées les mieux décorées aussi bien le vendredi que le samedi; cette année ces bannières étaient exclusivement réservées à la journée du vendredi. Par contre, le samedi, les propriétaires des voitures artistiquement fleuries et auxquelles une distinction devait être attribuée, ont reçu une Médaille d'or (grand module) gravée spécialement pour la « Caisse des Victimes du Devoir » par l'éminent artiste qu'est le maître Roty, véritable bijou d'art représentant le coq gaulois chantant au lever du soleil et qui orne magnifiquement les vitrines de celles de nos élégantes mondaines à qui échet l'heureuse

fortune de le posséder, grâce à l'ingéniosité de la décoration florale de leur voiture; dix Médailles ont été décernées en souvenir de ces journées, qui furent, grâce au beau temps et aux jolies femmes, plus brillantes et plus élégantes que jamais.

ON PREND SON BIEN OU ON LE TROUVE

Exquise, la pêche enchante les palais les plus raffinés; veloutée, colorée, elle charme tous les yeux et nulle note discordante ne s'est jamais élevée à son sujet.

Même, elle fait loi. C'est un fier compliment que de dire d'une femme que son visage a le velouté de la pêche, cela donne un brevet de jeunesse, de grâce, de fraîcheur; aussi, pour mériter cet éloge, il n'est pas d'artifice que nous n'employions. Le meilleur, le plus simple, le plus discret, est un nuage de Poudre de riz bien nommée Fleur de Pêche, si fine, si adhérente, qu'elle échappe à l'œil le plus prévenu et se borne à donner au visage un naturel éclat. Elle existe en quatre nuances : blanche, rosée, naturelle et Rachel, à la parfumerie Exotique, 35, rue du Quatre-Septembre, où elle vaut 3 fr. 50 et 4 francs franco.

A ce propos, rappelons que les contrefacteurs ne se mettent jamais en grève, et qu'il faut refuser toute imitation de Fleur de Pêche.

POUR NOS VOYAGES

Voici le moment où, pour toute personne élégante et soucieuse de son confort en voyage, s'impose l'acquisition d'un nécessaire à la fois joli et pratique. Celui que nous reproduisons aux annonces, à la page 4, plaira certainement aux plus difficiles de nos lectrices. Il est de style Louis XVI, tout en vermeil et écaille cerise, et par sa composition autant que par le fini de l'exécution et la beauté de la matière, c'est une création vraiment artistique, en même temps que la plus pratique et la plus complète garniture de voyage qu'on puisse souhaiter.

Nous l'avons choisie parmi les nombreux modèles de la Maison E. Pinteaux, 52, rue de Turbigo. Cette maison fabriquant entièrement tout ce qu'elle livre, aussi bien l'orfèvrerie que la maroquinerie, etc... est en mesure de réaliser aux conditions les plus avantageuses les combinaisons de nécessaires les plus simples comme les plus luxueux, sur devis fournis à l'avance. Voilà pour nos lectrices et nos lecteurs un moyen d'avoir exactement ce qu'ils désirent, sans tomber dans les banalités du commerce courant.

PHOTOGRAPHIEZ LES COULEURS !

Plus d'épreuves réduites à de monotones grisailles, rappelant imparfaitement par leur aspect sombre et terne le paysage admiré en sa couleur franche et claire !

Les Plaques autochromes Lumière restituent l'impression exacte de la véritable nature et c'est plaisir pour l'opérateur de retrouver à tout jamais fixé ce qui frappa sa vue, enchanta son regard.

Les progrès réalisés dans la fabrication permettent aujourd'hui à la Société Lumière et ses fils, de Lyon-Monplaisir, des prix accessibles à toutes les bourses; quant aux manipulations, elles se réduisent désormais à deux bains seulement.

Pour ceux qui n'ont pas eu encore l'occasion de se familiariser avec le maniement des Plaques autochromes, rappelons que la Société Lumière, à Lyon-Monplaisir, adresse, sur simple demande, un opusculé renfermant toutes les indications désirables.

L'ÉLEGANCE POUR TOUS

Tout le monde aujourd'hui fait toilette. Chaque élégante, — et les Parisiennes le sont toutes, — veut que l'on dise sur son passage : « Tiens! voici un costume qui sort de chez un grand faiseur ». Bien entendu, tous les costumes élégants que l'on croise dans la rue ne sortent pas de chez les grands faiseurs : cela coûterait trop cher. La Parisienne intelligente et économe se contente de se procurer, dans son journal de modes, le patron dudit costume et, avec la collaboration d'une couturière en journée, elle le coupe et le coud sur la délicieuse machine à coudre Brunswick (un demi-siècle de succès). Un costume de 600 francs revient ainsi à 125. En adressant une carte postale à la maison Brunswick, 29, rue de Richelieu, à Paris, on recevra franco le catalogue indiquant les prix et facilités de paiement de ses machines à coudre si renommées, garanties cinq ans. Expédition franco dans toute la France.

LA DÉCHÉANCE DE LA BEAUTÉ

Lequel vaut le mieux, quand le temps plante trop tôt sa griffe impitoyable sur nos têtes, de garder nos cheveux blancs, de les teindre de la nuance à la mode ou de leur rendre leur couleur naturelle? Chacune de ces solutions a des fanatiques : les résignées pour la première, les coquettes pour la seconde, les traditionnalistes pour la troisième, et je dois avouer que ces dernières sont les plus nombreuses.

Garder le même aspect toujours semble doux à la majorité des femmes, et les cheveux comptant pour beaucoup dans cette durée de la jeunesse, il est logique de les désirer perpétuellement tels qu'ils

étaient au printemps de la vie. Seule, la Poudre Capillus accomplit ce petit miracle, elle ravive la teinte fanée, lui rend ses reflets et cela sans être une teinture, car la Poudre Capillus agit à sec, ne cause ni rhume ni névralgie. La parfumerie Ninon, 31, rue du Quatre-Septembre, est en possession de cette spécialité qui vaut 5 francs et 5 fr. 50 franco.

LE TEINTURIER MONDAIN

Élégantes et mondaines qui quittez à regret une robe défraîchie, ou dont un malencontreux accident a taché les toilettes, allez chez Racinet, 18, avenue Niel, à Paris; le teinturier mondain vous les remettra à neuf, en tout aussi parfait état que si elles sortaient de chez votre couturier.

CHRYSANTHÈME

~~~~~

## Le Jardin de Paris

Un ouvrage consacré aux Jardins de Paris serait tristement incomplet s'il n'y était fait aucune allusion à l'unique jardin qui soit, essentiellement et d'une manière inimitable, parisien. M. Jean Robiquet l'a bien compris, puisqu'il n'a pas négligé de citer, après tant de parterres historiques et de plates-bandes administratives, ce *Jardin de Paris* qu'un metteur en scène ingénieux et prévenant a si utilement créé en marge des Champs-Élysées.

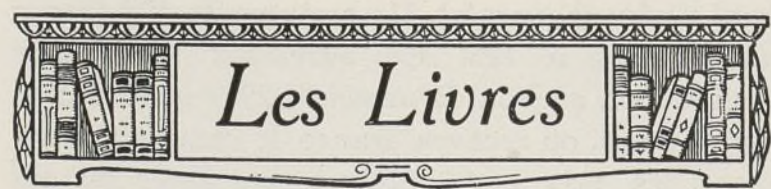
Les Tuileries, le Luxembourg, certes, bien des capitales nous les envient. Mais elles en auraient l'équivalent, si elles le voulaient. C'est une question d'argent. Le seul jardin qui soit de Paris, c'est le Jardin de Paris.

Interrogez les foules en fête qui viennent y défiler aux beaux soirs de la grande semaine, au sein de ces fêtes que seul sait organiser M. Oller, incomparable ordonnateur de plaisirs artistiques, spirituels, raffinés, et demandez-leur si en quelque endroit du monde il se trouve un coin de verdure mieux organisé pour que les enchantements de la nuit complètent les divertissements du jour; s'il existe ailleurs des bosquets hantés par autant d'élégances, des allées conduisant à tant de gaies surprises...

Tout est réuni au Jardin de Paris : les plaisirs du concert, du théâtre, de la danse et des sports, les sensations exquises d'une flânerie essentiellement parisienne, le recueillement, même, pour les philosophes amateurs qui, calés dans un bon fauteuil, sous de beaux arbres, le chalumeau d'un fin cocktail aux lèvres, ne dédaignent pas d'observer les amusements de leurs semblables.

Durant tout le mois de juin, les grandes journées sportives ont eu pour complément une fête nocturne au Jardin de Paris. En juillet, tout ce qui reste de Parisiens et de parisianisme à Paris va venir s'y réfugier chaque soir, y fraterniser avec les élégances et les aristocraties étrangères... Et ainsi toute la belle saison, avec des recommencements jamais monotones. Mais nous en reparlerons !

M. A.



La librairie Plon-Nourrit et C<sup>e</sup> vient de publier un livre de Mémoires qui était impatiemment attendu de tous ceux qui, renseignés sur la personnalité de l'auteur, étaient fixés d'avance sur l'intérêt de son témoignage. C'est par les soins de M. Edward A. Crasse et dans une traduction de M. Philippi que nous sont offerts les mémoires du D<sup>r</sup> Thomas W. Evans.

Le D<sup>r</sup> Evans a vécu, on le sait, dans l'intimité de Napoléon III et de sa famille, c'est chez lui que l'Impératrice Eugénie se réfugia au 4 septembre, c'est grâce à lui qu'elle put accomplir son triste exode en Angleterre, réédition de la fuite tragique de Varennes. Il mérita la confiance de plusieurs souverains, de maisons princières, d'un grand nombre de personnalités éminentes, mêlées à la politique qui se déroula de 1848 à 1870. A tous ces

titres, les souvenirs qu'il laissa valaient d'être mis en lumière, car ils éclairent d'une vive lumière la période historique du Second Empire et font justice de bien des légendes inventées par l'esprit de parti. Témoin impartial, en sa qualité d'étranger, le docteur raconte ce qu'il a vu ou entendu avec une sérénité entière et ses jugements rapides ont la physionomie rassurante d'un verdict définitif. Que d'émotion, parfois, dans cette déposition d'un témoin qui assista à la naissance, aux splendeurs, et à la chute de l'Empire, puis s'honora de demeurer le courtisan du malheur !

~~~~~

L'auteur de *Fruit sauvage* dont l'apparition fut une véritable révélation, V. Bouyer-Karr publie *La Voile rouge*, dont le succès sera plus éclatant encore. C'est une suave idylle, terminée en drame farouche, et toujours d'un intérêt passionnant, qui se déroule au milieu des pêcheurs de la Côte d'Azur dont les mœurs pittoresques sont décrites avec une rare poésie. (Librairie Ollendorff).

~~~~~

M<sup>me</sup> Cl. Galichon continuant son plaidoyer *Pro Femina*, publie *Amour et Maternité*, à la Librairie générale des Sciences occultes, 11, quai Saint-Michel, Paris.

L'auteur est devenue féministe sans s'en douter; et, avec la plus grande sincérité, comme aussi avec la plus grande pondération, elle demande que la femme, dont les facultés intellectuelles ou morales ne sont pas inférieures, devienne l'égale de l'homme dans la vie sociale.

Elle s'en prend à l'Eglise qui établit son dogme sur l'impureté de la femme; à l'Homme qui se croit supérieur à sa compagne; à la Loi qui dispose de la femme et de ses enfants comme si elle était esclave. Ni Eve coupable, ni Eve soumise ou révoltée, mais Eve consciente, épouse parfaite et indissolublement unie à l'homme régénéré, l'Adam futur.

~~~~~

Tolède, son histoire, ses légendes, ses monuments, par Paul Pourot. — Sous un volume réduit, voici un guide sans égal pour quiconque voudra visiter cette ville si captivante. — Saluons au passage Mohammed « Al-Mansour », dont Frédéric Berthold nous a conté la vie, et recommandons l'un et l'autre livre aux curieux d'érudition. — (Grasset).

~~~~~

Danton, improvisateur fougueux, peu soucieux de gloire littéraire, ne publia jamais ses harangues qu'on connaissait seulement jusqu'à ce jour par les pâles comptes rendus du *Moniteur*. Plusieurs années de recherches et d'études minutieuses ont permis à M. André Fribourg d'établir le texte des discours du grand orateur révolutionnaire; grâce à une méthode nouvelle, il a pu, en maintes circonstances, faire revivre une voix qu'on pouvait croire à jamais éteinte.

On trouvera réunis dans ce volume que publie la Librairie Hachette (3 fr. 50) des extraits de requêtes de Danton, avocat aux Conseils du Roi, récemment découvertes par l'auteur, les plus célèbres discours de 1792 et 1793, sur la défense du territoire, la levée en masse, la séparation de l'Eglise et de l'Etat, la propriété, la conquête de la Savoie, de la Belgique, de la rive gauche du Rhin, sur le Tribunal révolutionnaire, le droit de vote, la liberté des cultes, l'instruction publique, gratuite et obligatoire, enfin un essai de restitution de la justification hautaine, violente et triomphale prononcée en Germinal an II devant le Tribunal.

Dans ces discours reconstitués à l'aide de matériaux patiemment réunis, on pourra saisir l'écho de cette parole qui subjuguait, empoignait la Convention, enthousiasmait le peuple, effarait les juges, et dont Michelet a pu dire qu'elle fut, en 1792 « l'énergie de la France devenue visible, le cri du cœur de la patrie ».

~~~~~

Voici un livre captivant, écrit sur nature, chez la bohème du music-hall, monde à part et sujet nouveau : *Les Jolies "Bill-Toppers"*, par André Castaigne (Librairie P. Ollendorff).

C'est avec ces parcoureurs du globe, dans les coulisses de music-halls de New-York, de Londres, de Paris, etc., que l'auteur a composé ce roman où, pour la première fois, se révèle le peuple étrange que sépare du reste du monde le feu de la rampe, et le tonnerre des orchestres, c'est là derrière le rideau rouge et or, qu'il a connu ces inconnus, étudié ces « vedettes », ces « étoiles », ou comme on dit : les « Bill-Toppers ». C'est là qu'il a coudoyé ces « boys » et ces « girls », vécu leurs soirs triomphaux, leurs matins blêmes sur la scène assombrie; scruté leurs amours, leurs grandeurs et leurs misères; leurs luttes pour la gloire et pour le pain.

~~~~~

Les *Souvenirs du D<sup>r</sup> Poumiès de la Siboutie*, que sa longue existence a fait assister aux débuts de la Révolution et aux événements marquants de la plus notable partie du XIX<sup>e</sup> siècle, ont été publiés en partie dans la *Revue hebdomadaire*, et y ont obtenu un vif succès de curiosité. Il faut remercier la Librairie Plon de nous les offrir sous la forme durable du livre, et dans leur intégralité, car ils peuvent, par l'intérêt anecdotique, la spontanéité prenante des impressions, la variété des renseignements et des aperçus, être comparés au *Journal d'un bourgeois de Paris*. C'est le récit, sans apprêt, d'un témoin qui a connu la cour et la ville, qui est descendu souvent dans la rue pour mieux observer les menus faits aussi bien que les mouvements de l'opinion. L'absence de parti pris politique donne aux dires de ce médecin, appelé parfois au chevet de malades illustres, une autorité qui désarme la critique et permet de rectifier maintes légendes historiques. Il a regardé, en souriant, passer son siècle, et il a su tout noter avec soin, il a rapporté plus d'une confidence autorisée, dont bénéficiera l'histoire contemporaine. Quel plus bel éloge faire de ces cahiers familiaux, où un passé récent revit et semble nous parler encore ?

~~~~~

La Gloire de don Ramire, par Enrique Larreta, roman qui suit de près l'histoire, à laquelle il apporte même des éléments nouveaux, raconte la vie d'un jeune homme de condition au temps de Philippe II. Dans un style éloquent ou pittoresque, habilement transposé par le traducteur, M. Enrique Larreta nous montre comment don Ramire, d'éducation théologique et chevaleresque, a une aventure amoureuse avec une belle Mauresque d'Avila et comment cette aventure, d'abord heureuse, empoisonne et corrompt son existence inquiète.

Don Ramire n'est pas un héros, mais un jeune Espagnol, en lequel se manifestent des enthousiasmes successifs et déraisonnables; il est vaniteux, cruel, incertain, fanatique. Jamais on n'a mieux peint cette époque troublée, que des épisodes caractéristiques, une conspiration, une exécution capitale, un autodafé, des scènes d'amour, de meurtre et de mysticisme illustrent merveilleusement. Les décors d'Avila et de Tolède font au roman une magnifique parure et achèvent de lui donner cette couleur de haut et puissant réalisme qui se rencontre dans les œuvres des maîtres espagnols. Tel est ce beau livre, que M. Rémy de Gourmont a voulu faire connaître au public français (Librairie du Mercure de France).

~~~~~

*Les Petites Alliées*, par Claude Farrère, c'est d'abord un roman plein d'entrain et d'une lecture charmante, où le monde des courtisanes est peint avec gaieté et émotion.

C'est aussi un livre profond où l'on apprend à ne pas mépriser une classe de femmes qui méritent presque toujours un autre rang que celui où les ont reléguées les préjugés modernes. L'auteur, avec cette audace qui a fait le succès des *Civilisés* et de *Mademoiselle Dax*, nous montre quels services rendent souvent à leurs amis, ces véritables petites alliées et quel rôle elles devraient avoir, selon lui, dans une société bien organisée. (Librairie Ollendorff).

JEAN MAUBOURG



## LE MOIS FINANCIER

La nouvelle Chambre a commencé « ses travaux » et cet événement, si considérable qu'il soit au point de vue politique, n'a eu aucune influence au point de vue économique. Il serait injuste, en effet, de lui attribuer la faiblesse qui a régné sur le marché pendant une partie du mois écoulé, et il n'a mérité

*Ni cet excès d'honneur, ni cette indignité.*

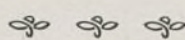
En revanche, la reprise des débats parlementaires nous a valu, comme chaque année, un surcroît d'activité du ministre des Finances qui s'est hâté de mettre la dernière main à la préparation de son budget. Et il faut avouer que les projets de M. Cochery n'ont rien de réjouissant pour les contribuables.

Tout d'abord, on nous apprend que « la plupart des nécessités qui avaient déterminé le déficit de 200 millions du budget de 1910 subsistent pour 1911 ». Cela n'a rien d'imprévu. Il n'y a guère d'exemple qu'un budget abolisse les causes de dépenses antérieures. Mais en dehors de cet héritage passif, il faudra faire face à des dépenses nouvelles. D'abord celles qui, suivant une admirable expression du ministre, résultent « du développement normal des services » (ci soixante millions). Pourquoi les services doivent-ils nécessairement se développer dans un pays qui reste à peu près stationnaire, il serait intéressant de le savoir ? Ensuite, quarante-cinq millions de supplément pour la marine, et enfin, les retraites ouvrières.

Ah ! là, du moins, nous avons une bonne fortune inespérée. Nous n'aurons à payer, en 1911, du chef des retraites ouvrières, qu'une trentaine de millions, au lieu de cent-vingt que nous aurions dû verser et qu'il faudra déboursier en 1912.

C'est au Conseil d'Etat que nous devons d'échapper, l'année prochaine, à l'obligation de payer ces quatre-vingt-dix millions supplémentaires, et cela, pour une raison assez curieuse : il faudra, pour appliquer la loi sur les retraites, seize règlements d'administration publique, ni plus ni moins. Or, malgré tout le zèle possible, le Conseil d'Etat ne pourra pas avoir terminé son travail avant le milieu de l'année 1911. Si bien que l'Etat n'aura à servir qu'un trimestre de pension. Effet heureux et inattendu des lenteurs administratives. Le ministre n'a pas manqué de faire ressortir combien grande était, en cette circonstance, la chance des contribuables. Sans doute, sans doute. Mais cette chance est relative, car, avec tout notre bonheur, nous n'en devrions pas moins payer

quelque trois cent millions d'impôts nouveaux. Nous nous acheminons gaillardement vers le cinquième milliard du budget. Heureusement, la France est un pays riche.



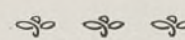
La Chambre des mines de Johannesburg a publié son rapport annuel sur l'industrie aurifère. Il y a là des chiffres extraordinaires.

Depuis la découverte des premières mines, c'est-à-dire depuis vingt-cinq ans environ, la production d'or, au Transvaal, a été de 60.759.600 onces de métal fin, représentant une valeur de £ 258.090.324, soit près de six milliards et demi de francs.

La production de 1909 est de 7.280.542 onces, représentant £ 30.925.788, soit 773.144.700 francs.

Ces chiffres fantastiques inspirent une réflexion. Il est évident qu'on se trouve là en présence d'une production qui s'est régulièrement poursuivie et développée. Les bonnes mines d'or du Transvaal auraient dû représenter le type des valeurs de placement industriel, puisque le produit de cette industrie est le seul qui soit placé d'avance sûrement, et sans le moindre effort, qui soit entièrement à l'abri des fluctuations de cours, et pour lequel il n'y ait lieu de tenir compte ni de l'importance des stocks, ni des conditions de la consommation.

On doit donc regretter profondément, en présence des résultats constatés, qu'une mauvaise orientation ait donné au marché des mines d'or une allure de spéculation qui en a faussé le véritable rôle, et il y a là pour le public, qui obéit souvent avec trop de docilité à certaines influences, un enseignement dont il pourrait, d'une façon générale, tirer un sérieux profit.



Nous avons fait allusion plus haut à la lourdeur du marché pendant une grande partie du mois écoulé. La raison qui a déterminé cette attitude est tout à fait caractéristique de l'époque où nous vivons ? Qui nous eût dit, il y a quelques années, que le refus du gouvernement des États-Unis d'autoriser les chemins de fer américains à augmenter leurs tarifs, pourrait avoir une répercussion directe sur le marché de Paris ? C'est cependant ce fait qui, pour la plus large part, a influencé la Bourse. Les chemins de fer américains, mécontents de leur gouvernement, ont menacé d'arrêter tout développement et toute amélioration. Or, il y a aujourd'hui de tels rapprochements entre les industries des

différents pays, une pénétration mutuelle internationale des intérêts économiques à ce point intense, que la perspective de cette sorte de grève d'inertie a déterminé chez nous une sorte de malaise dont notre marché s'est assez vivement ressenti.

Néanmoins, un grand nombre de valeurs ont fait preuve de résistance. Parmi celles-ci et parmi celles qui, d'une façon générale, méritent de retenir l'attention de nos lecteurs, nous citerons particulièrement les actions des Etablissements de Crédit français ou étrangers, et plus généralement toutes les valeurs à revenu fixe.

La Banque de l'Union parisienne procède actuellement à l'introduction, au cours de 502 fr. 50, de 30.000 actions de \$ 100 de la Banque espagnole de Cuba, laquelle a distribué pour l'exercice clos un dividende de 6 0/0. Cette valeur, étant donné son patronage et ses antécédents, semble présenter à la fois les meilleures garanties et une marge sensible de plus-value.

D'importantes émissions ont eu lieu ces jours derniers : emprunt de Minas Feraes 4 1/2, de Santa-Fé 5 0/0, du Chemin de fer de la Furka 4 1/2 etc. et sont déjà terminées. D'autres sont en cours comme celle du Mexican Union Railway 6 0/0 fort avantageuse à 465, et de la Compagnie générale de Rio de Janeiro 5 0/0 à 447,50. Cette dernière avec un Conseil de direction, à Paris, présidé par M. Saint-Germain, sénateur, paraît très intéressante. Ses coupons nets de tous impôts sont payables à Paris, à la Société Marseillaise, 4, rue Auber.

Les obligations étrangères, fonds d'Etats ou Chemins de fer sont en excellente tendance. Durango 5 0/0 est soutenu à 99,50 sur la conversion des fonds fédéraux mexicains ; Rio Grande du Nord est demandé à 475. Les obligations Fédérales du Brésil sont en hausse à 470, ex-coupon ; les obligations 5 0/0 de la Compagnie française des Chemins de fer de l'Equateur sont l'objet d'achats importants aux environs de 410 sur la nouvelle de l'inauguration officielle, par le Gouvernement, le 14 juillet prochain, d'un premier tronçon de 32 kilomètres.

## PERLÈS Frères

15, Rue du Helder, PARIS (IX<sup>e</sup>)

Téléphone { 134.63, 1<sup>re</sup> ligne  
279.84, 2<sup>e</sup> ligne  
200.37, 3<sup>e</sup> ligne

Adresse  
télégraphique :  
Pauperlès-Paris

RÉPUBLIQUE ARGENTINE  
PROVINCE DE SANTA-FÉ

## Emprunt Extérieur 5% Or 1910

ÉMISSION

de 95.760 obligations au porteur de 500 fr. à 96 0/0

Soit 480 francs par obligations de 500 francs

(Jouissance 1<sup>er</sup> juillet 1910)

L'emprunt est destiné, principalement, au remboursement de l'emprunt 6 0/0 or de 1908 et au remboursement des Bonos de Edificacion Escolar de 7 0/0 en circulation. Le surplus servira à l'achèvement du port de Santa-Fé et à différents travaux publics, etc.

Les différentes garanties affectées à cet emprunt ont produit en 1909, 4.599.837 francs, alors que le service de l'emprunt n'exige que 2.633.400 francs environ, intérêt et amortissement compris.

Intérêt annuel : 25 francs

payable les 15 mars et 15 septembre,  
à raison de 12 fr. 50 net.

La souscription publique sera ouverte le 24 juin 1910 et close le même jour :

A la Banque de Paris et des Pays-Bas et chez MM. Bénard et Jarislowsky.

L'admission à la Cote officielle de la Bourse de Paris sera demandée.

ÉTATS-UNIS DU BRÉSIL

## Compagnie Générale de Rio-de-Janeiro

(COMPANHIA GERAL DE MELHORAMENTOS NO RIO-DE-JANEIRO)

Société Anonyme Brésilienne au Capital de 5.000 contos de reis (8.300.000 francs environ)

Siège Social à Rio-de-Janeiro : 117 à 121 Avenida Central — Siège Administratif à Paris : 2, rue de la Bienfaisance

ÉMISSION de :

16.000 Obligations de 500 fr. 5 0/0 Or de 1<sup>re</sup> Hypothèque (Remboursables à 510 fr.)

Faisant partie des 24.000 obligations dont l'émission a été autorisée par l'Assemblée Générale des Actionnaires du 30 Avril 1910 (8.000 Obligations sont réservées au Marché d'Amsterdam)

Intérêt annuel : 25 francs nets de tous Impôts français ou brésiliens, présents et futurs payables par semestre, le 1<sup>er</sup> Avril et le 1<sup>er</sup> Octobre de chaque année.

PRIX D'ÉMISSION : 447 fr. 50 (Jouissance du 1<sup>er</sup> Avril 1910)

En tenant compte de la portion de coupon déjà échue, le prix réel d'émission s'établit à 441 fr. 25. Le placement ressort à 5,65 0/0 net sans compter la prime de remboursement.

Objet de l'Emprunt. — 1<sup>er</sup> Diminuer les charges d'intérêts élevés que la Compagnie paye au Brésil sur les avances de consignation. 2<sup>o</sup> Convertir l'emprunt de 5 0/0 1902 de 4 millions contracté sur la place d'Amsterdam.

3<sup>o</sup> Moderniser l'outillage des diverses Usines, augmenter les voies ferrées et placer ces industries au premier rang des établissements similaires, en leur fournissant un fonds de roulement suffisant.

Garanties. — Le présent emprunt est garanti en totalité par une première hypothèque qui sera prise dans la forme exigée par les lois brésiliennes sur tout l'actif fixe et roulant de la Compagnie.

Amortissement. — Ces obligations seront remboursées à 510 francs à partir de 1916, en 40 années, à raison de 600 obligations chaque année.

Société civile des Obligataires. — Pour assurer la sauvegarde de leurs intérêts, les obligataires sont d'ores et déjà constitués en Société Civile conformément à l'extrait des statuts imprimé au dos des titres définitifs.

Un délégué permanent de cette Société Civile représente les Obligataires auprès de la Compagnie, qui assume les frais de cette représentation.

Services Financiers. — Les services financiers de la Compagnie, tels que : paiement des coupons, services des titres, sont assurés par les Etablissements suivants :

A Paris : à la Société Marseillaise de Crédit Industriel et Commercial, 4, rue Auber ;

à Rio-de-Janeiro : à la London and Brazilian Bank Ltd ; à Amsterdam : chez MM. Westendorp, Banquiers.

La Cote à Paris et à Amsterdam sera demandée



# Garde-Meuble de Neuilly

GARDE -- DÉMÉNAGEMENTS -- TRANSPORTS -- GARDE AU MOIS ET A L'ANNÉE  
192, Avenue de Neuilly, NEUILLY-SUR-SEINE (Près de la Porte Maillot  
-:- de Paris -:- -:-)

M<sup>on</sup> RAOULT-GROSPIRON

DIRECTION :

195, Rue de Grenelle -:- PARIS

TÉLÉPHONES :

Paris : 700.24 / Neuilly : 502.59

EXPOSITIONS UNIVERSELLES - GRANDS PRIX COLLECTIFS

English Spoken  
PARIS 1900  
ST LOUIS 1904  
LIEGE 1905  
MILAN 1906

ROBES  
Manteaux  
LINGERIE  
Crousseau  
Téléphone 240.88

*J. Barrom*  
394, Rue St-Honoré  
Paris

## Coquette ?

Demandez sans retard échantillon GRATUIT d'un produit unique qui, en très peu de temps, rend la peau fort belle, enlève les rides, taches et cicatrices, taches de rousseur, boutons, lisse les visages grêlés, etc.

INSTITUT DE CHIMIE EBK

Corso Umberto I. N. 74 — NAPLES (Italie)

PAPETERIE DE LUXE

*Saintyres*

350, Rue St-Honoré - PARIS

Les plus élégants Papiers à lettres  
Cartes de visite, Menus  
Jolis Bibelots de style.

CADEAUX de MARIAGE

*Faire une perle d'une dent*

**LAIT DENTIFRICE**  
"Brimm"

L'UNIQUE DENTIFRICE AU MONDE SANS ALCOOL

Supprime  
toutes les Pâtes et Poudres dentifrices

En vente :  
Aux GRANDS MAGASINS  
du **BON MARCHÉ**  
PARIS



LA LISTE DES NUMÉROS SPÉCIAUX DU FIGARO ILLUSTRÉ  
EST ENVOYÉE FRANCO SUR DEMANDE

28 monographies illustrées parues à ce jour formant la collection la plus belle et la plus artistique qui ait jamais été publiée.

## Au Pêcheur Écossais

47, Rue Joubert, 47, PARIS



Le plus beau choix de Canes et Accessoires pour toutes pêches. Nombreux articles exclusifs et brevetés des marques anglaises et américaines les plus réputées.

Envoi franco du superbe Catalogue illustré 1910

## PERLÈS Frères

BANQUIERS

PARIS --- 15, Rue du Helder, 15 --- PARIS

Téléphone 134.63  
279.84

Succursale A : 121, Rue Réaumur  
Succursale B : 237, Fbg. St-Denis

Adresse Télégraphique :  
PAUPERLÈS - PARIS

ORDRES DE BOURSE

= Comptant et Terme =

NÉGOCIATION DE VALEURS NON COTÉES

Souscription sans frais à toutes les Emissions

CORRESPONDANTS

à

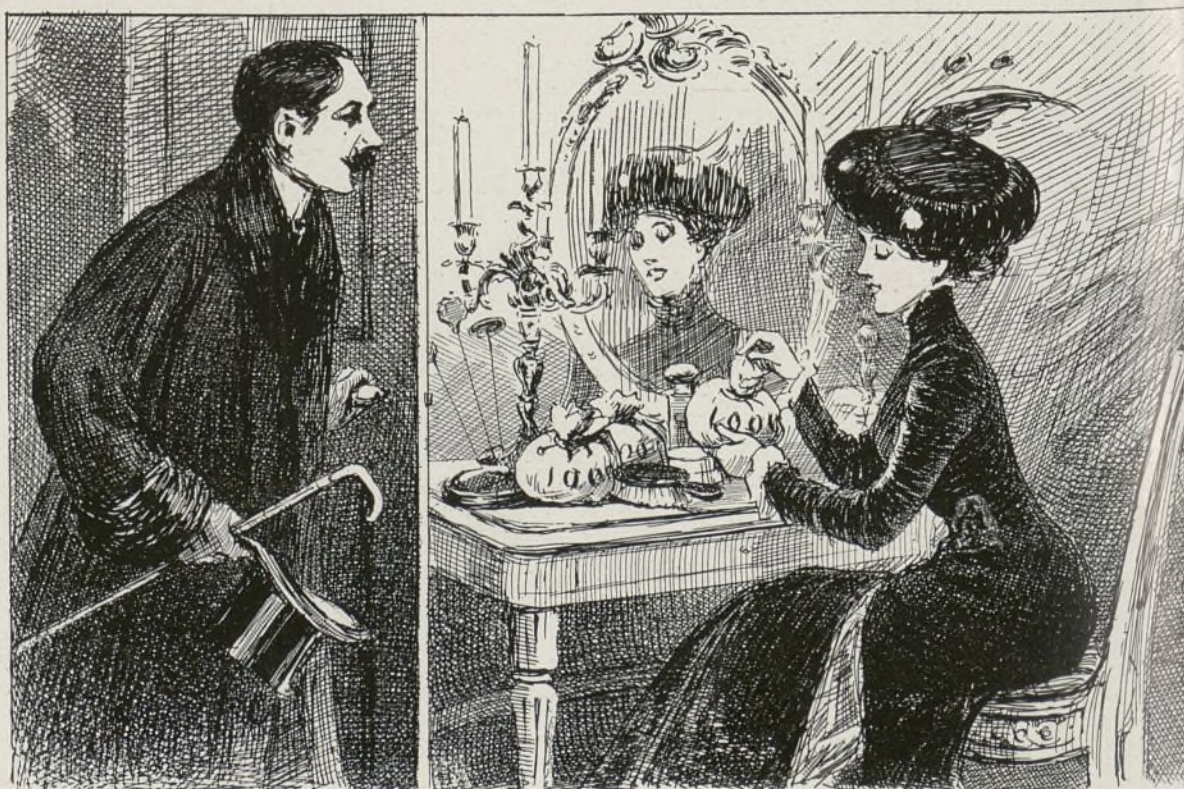
BRUXELLES  
LONDRES  
NEW-YORK

VENTE de CHÈQUES sur toutes les places étrangères

Dépôts de Fonds -:- Garde de Titres  
Comptes Courants

## COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE

CAPITAL : 150 MILLIONS — Lettres de Crédit pour VOYAGES — Location de Coffres-Forts. — Agences dans les VILLES d'EAU



PRÉPARATIFS DE DÉPART

— En route pour la mer ! Le couturier s'est montré exact, la modiste est à peine en retard, les malles sont prêtes, et comme viatique voici ce que m'envoie LEHM, le bijoutier du 12, rue Laffite, pour mes bijoux démodés.

— Décidément c'est toujours LEHM qui paie le plus cher de tout Paris.